

# Alain SOURNIA

## Sagesses orientales et philosophie : la période axiale

En Inde	5
Le terrain védique	6
Hindouisme	8
Les audaces de Bouddha	9
Jainisme	13
Ce qui n'a pas marché	14
En Perse	15
En Grèce	17
Avant les Présocratiques	17
L'orphisme	19
Les Présocratiques	20
"Influences orientales"	21
En Chine	23
Vue d'ensemble	32
La période axiale revisitée	32
Questions nouvelles	35
Notes et références	38

Que l'homme continue toujours à désirer les richesses et à honorer les dieux par le sacrifice, mais enfin qu'il s'entretienne avec son propre esprit et qu'il conquière avec la pensée un bien supérieur. *Rigveda* (1)

Il n'y a rien d'étonnant à ce que, en 1824, un éminent professeur à la Sorbonne ait posé la question : "Y a-t-il eu ou n'y a-t-il pas eu de philosophie en Orient ?" (2). Rien d'étonnant parce que, à cette époque, la question même était nouvelle et pour cause : l'Europe ignorait quasiment l'existence, de la Perse et la Chine, d'une littérature réflexive antique. En revanche, il est stupéfiant que des philosophes et des sinologues se soient réunis en 2005 pour débattre gravement, avec les incontournables références à Kant, Hegel et Heidegger, sur le thème : "Y a-t-il une philosophie chinoise ?" (3). Seule conclusion possible pour qui pratique un tant soit peu la littérature mentionnée : il faudrait s'entendre sur le mot "philosophie"...

C'est ainsi que pour les uns, la philosophie proprement dite, la véritable philosophie, la philosophie sérieuse... c'est l'affaire de l'Occident et elle remonte à Platon et Aristote. Ce qui a pu se concocter à l'Est n'est pas forcément inepte mais ce ne sont que des "sagesses", des... "spiritualités", ces deux titres étant octroyés en toute condescendance. Voilà un dogme largement répandu aujourd'hui, tant explicitement qu'implicitement. De la première forme, la charité dispense de fournir des exemples (4) mais la seconde, plus insidieuse, doit être relevée. Ainsi, quand une plume respectée, sous l'égide d'une institution des plus vénérables, expose "la philosophie antique" (5), elle le fait sans un mot sur l'Inde ou la Chine, et l'auteur récidive dans un "Eloge de la philosophie antique" ; dans les deux cas, le dernier mot du titre était si implicite qu'il a été omis : "occidentale". Même chose dans la redoutable "Encyclopaedia universalis" (6). Tout récemment, quand un petit ouvrage expose "La pensée antique", en toute simplicité et en 144 pages seulement (7), un sous-titre précise "Mythes, sagesses orientales et philosophie grecque" et la première partie est expédiée en 15 pages.

... Cependant que, tout autant respectables et patentés, souvent dans les mêmes institutions mais dans des départements de "philosophie chinoise" ou "indologie" par exemple, d'autres enseignants et chercheurs dont plusieurs vont être cités dans cet essai s'évertuent, imperturbablement, à décortiquer et expliquer une littérature philosophique tout aussi foisonnante. Des ouvrages didactiques de tous niveaux, collection "Que sais-je ?" comprise (8) exposent La philosophie chinoise" comme "Les philosophies bouddhistes" et "Les philosophies de l'Inde". Un colloque hautement professionnel s'est consacré à des confrontations Grèce-Inde-Chine (9).

Comble de l'ambiguïté, les deux attitudes peuvent coexister chez un même auteur qui, après une "Philo de base" étanchement confinée à l'Occident publie une (très précieuse) synthèse des "Philosophies orientales (Inde et Chine)" chez le même éditeur (10).

Mais alors ? Hypocrisie ? Les tenants des deux positions ont-ils signé un pacte de non-agression ? Leur divergence recèle-t-elle une raison plus profonde ? Lesquels faut-il écouter ? Cette situation ne choque pas seulement le bon sens (la "logique" au sens populaire), elle est néfaste, nécessairement, dans la mesure où elle crée un clivage et suggère une supériorité, d'un côté ou de l'autre, dans les manières de penser. En notre ère de mondialisation triomphante et pitoyable, quelque chose resterait à ne pas mondialiser et, pas de chance, cela tombe sur la manière que peut avoir l'homme d'assumer la condition humaine !

Mais il n'y a pas que des professeurs de philosophie sur la terre et la littérature philosophique ne touche qu'une minorité de nos semblables. C'est par millions que les Occidentaux "de la rue", taraudés plus ou moins consciemment par toutes ces questions qui les laissent songeurs, déçus ou frustrés par le matérialisme dominant, tournent leur espoir vers le mystérieux Orient.

Alors, oui ou non, l'homme a-t-il le choix entre deux formes de sagesse ? Sur quoi ce supposé clivage repose-t-il ?

En pareil cas, une méthode éprouvée consiste à remonter aux origines. On va donc essayer ici —ce genre littéraire s'appelle Essai— d'identifier en toute naïveté les bases historiques et géographiques de ce qui peut se prétendre sagesse ou philosophie, ceci en se tenant cramponné, même si c'est illusoire, au domaine dit rationnel, bêtement rationnel, de ce qui peut se communiquer par le langage des mots au moyen de notions et de démarches supposées communes. Les difficultés sont considérables, c'est pourquoi j'ai parlé de naïveté.

Or le point de départ est tout trouvé, il a déjà identifié et localisé. Il consiste en l'idée puissante qu'a eue vers 1950 le philosophe allemand Karl Jaspers, guidé par des prédécesseurs dûment cités, l'idée d'une "période axiale". Redisons-le même si c'est très connu : au VI<sup>ème</sup> siècle avant le calendrier chrétien, simultanément Confucius et Lao-tseu, Bouddha, Zarathoustra, les Prophètes bibliques et les Grecs. Dans le texte <sup>(11)</sup> :

Le point de la naissance spirituelle, là où s'est réalisé [...] pour toute l'humanité, l'épanouissement le plus riche de l'être humain.[...] Partout l'homme se dépasse en prenant conscience de lui-même dans la totalité de l'être. [...] Alors s'élaborent les catégories fondamentales selon lesquelles nous pensons encore aujourd'hui. [...] Pour la première fois, il y eut des philosophes.

Cependant, cette idée est aussi puissante et belle que sommairement exposée et défendue. Tout d'abord, vague sur les dates, "elle nous paraît se situer vers 500 avant Jésus-Christ, dans le développement spirituel qui s'est accompli entre 800 et 200 avant notre ère. C'est là que se distingue la césure la plus marquée de l'histoire". Autour de l'an ~500 est une chose, six cents ans en est une autre qui permet les rapprochements les plus aventureux. Ensuite, les données ne sont pas exposées ni même rappelées. Pas plus de quelques lignes sur chacune des régions concernées, pas la moindre notion explicitée, pas une seule citation ni même référence à des textes majeurs. Dans ces conditions, le choix des régions concernées peut paraître expéditif. Va pour la Chine car tout le monde a entendu parler de Confucius, de même pour l'Inde (les sacrés *Veda*) et, bien sûr, nos chers Grecs. Pour Zarathoustra, un nom plutôt mythique pour le grand public et que Nietzsche a seulement popularisé, nous allons y regarder de plus près. Ensuite..., un nettoyage préliminaire s'impose :

— "Les Prophètes bibliques" ? Jaspers, au vu des quatre noms qu'il cite, vise les "prophètes écrivains" qui ont vécu du VIII, VII et VI<sup>èmes</sup> siècles avant J.-C. et dont les écrits sont un peu ou largement postérieurs. Ce sont, alphabétiquement, Amos, Ezéchiel, Isaïe, le second Isaïe, Jérémie et Osée (Jaspers ajoute Elie qui date du IX<sup>ème</sup> siècle et n'est pas tenu pour "écrivain"). Eh bien, désolé ! sans savoir exactement ce qu'est ou doit être la philosophie, je pose qu'elle serait n'importe quoi si l'on appelait ces prophètes des philosophes. Ils sont certes pénétrés de puissance divine, demandeurs aussi de la protection divine, hantés par les notions de faute, de châtement et de salut ; ce sont des croyants inspirés, ardents, enflammés ; enfin, comme on le dirait aujourd'hui, ils sont politiquement engagés. C'est différent.

Mais, à propos, qu'en est-il de tout le reste de l'Ancien Testament ? demandez-vous. Certains de ses textes sont d'une grande élévation (Job, l'Ecclésiaste, la Sagesse et bien d'autres) et traitent spécifiquement de la souffrance, de la rétribution des actes, du bien et du mal, de la justice, du salut, etc. Dans toute sa profusion, ce recueil rédigé tout au long des neuf derniers siècles pré-chrétiens revêt au fil de ses livres les formes de cosmogonie, d'épopée, d'incantation, de code éthique, de manifeste national, de chant guerrier, d'apologie des Justes, de plainte, de sotéologie, de prédication, de bien d'autres choses, mais point de philosophie. Certes, de cet ensemble se dégage ce que l'on appelle communément "une philosophie" par extension de ce mot. — à Rome, Numa Pompilius ? Le second des Rois fut probablement un bon et grand roi mais on ignore tout de lui et de sa philosophie s'il en a exprimé une. On ignore *a fortiori* si cette éventuelle philosophie a marqué son époque car, à ma connaissance, les spécialistes ne font pas état de quelque développement intellectuel particulier dans la Rome du ~VII<sup>ème</sup> siècle (\*). C'est sans doute pour ne pas laisser de côté une incontournable civilisation antique que l'un des

---

\* Le signe ~ désigne les dates antérieures à l'ère chrétienne.

prédécesseurs de Jaspers (<sup>12</sup>) a inclus le roi Numa Pompilius dans ce qui sera baptisée période axiale.

Il importe de préciser que, dans ses ouvrages suivants, K. Jaspers ne fait plus mention de sa période axiale ou bien il l'allonge au point d'inclure Jésus-Christ (<sup>13</sup>), conformément aux vues de Hegel qui font de celui-ci l'axe de l'histoire.

Ce n'est pas tout pour la période axiale. Quelle que soit sa délimitation (qui sera affinée dans les chapitres suivants), elle soulève des questions des plus intéressantes que K. Jaspers a seulement évoquées car tel était manifestement son choix. Ainsi, le déterminisme d'événements aussi notoires reste incertain. Le climat économique, social et politique est évoqué en deux petites pages, pas un mot n'est dit des inventions de l'écriture d'une part, de l'alphabet d'autre part. Le seul fait concret qui soit mentionné est, chronologiquement et géographiquement, bien flou, à savoir "l'invasion des peuples équestres, possesseurs de chars de guerre, venus d'Asie centrale" (<sup>14</sup>). Par ailleurs, sur la cohésion et la dynamique interne de la période axiale, K. Jaspers est catégorique mais nullement démonstratif. Il y a eu "éclosion simultanée", pose-t-il. Plus explicitement mais sans plus d'arguments : "Nous nions la gradation (chronologique ou logique) d'un développement commun, de la Chine à la Grèce". Alors que des textes anciens eux-mêmes évoquent des contacts dans les deux sens, du moins entre Grèce et Moyen-Orient jusqu'à l'Inde, alors que Platon mentionne les mages et Zarathoustra (voir plus loin à propos de la Grèce), le père de la période axiale est formel : "Une juxtaposition sans contacts réciproques".

Mais ces points, aussi captivants soient-ils, sont accessoires pour notre propos comme ils l'étaient, semble-t-il, pour l'auteur cité. Celui-ci éprouvait sans doute le besoin de poser cette sorte de postulat en préambule à une théorie unitaire et spirituelle (si je ne me trompe) de l'histoire. En effet :

La période axiale a posé tous les problèmes, établi tous les critères relatifs au développement historique qui la précède ou qui la suit".

[...] La période axiale elle-même a échoué. La marche du monde s'est poursuivie. *[Il faut sous-entendre, en reprenant un passage antérieur :]* une suite d'écroulements et de rétablissements d'empires.

A cet endroit, nous pouvons prendre congé du professeur Jaspers, le remercier pour son idée et entreprendre d'éplucher le postulat en tant que point de départ d'un ensemble de philosophies dont plusieurs se voient contester ce statut. Qu'en est-il exactement dans les différents lieux évoqués ? La succession adoptée ne pourra être justifiée qu'en fin de travail — simple anticipation et non pétition de principe.

## EN INDE

"Le Bienheureux, en voyageant dans le pays des Kosalas [aujourd'hui, au nord de Bénarès] avec un groupe important d'environ 500 *bikkhus* [moines], arriva à Manasakapa, un village de brahmanes. Alors le Bienheureux fit halte dans un bois de manguiers situé au nord du village, au bord de la rivière Aciravati. En ce temps-là, de nombreux brahmanes très célèbres et très riches tels Canki [...] et d'autres encore vivaient dans ce village". (<sup>15</sup>) Que c'est beau, avant tout autre commentaire ! Le début de cette soutra (sermon) comme de bien d'autres atteste de cette effervescence intellectuelle, de cette ferveur dans la recherche d'une vérité. Il en va de même de l'ensemble de la littérature de cette époque pour qui entreprend de la découvrir. On dirait vraiment, deux mille cinq cents ans après, que ça discutait ferme alors, et ceci à deux échelles de la société :

— au niveau populaire : convaincre les foules. Même si l'on nous conte que le bouddhisme, à la différence de plusieurs religions occidentales, ne fait pas de prosélytisme !

— niveau proprement philosophique. Ainsi, dans une autre soutra (<sup>16</sup>), le général Siha, élève ou principal élève de Jaina, exprime à son maître l'intention de rendre visite à Bouddha. Le maître admoneste : "Comment quelqu'un comme vous, qui croit à la théorie de l'action, peut-il aller voir le *samana* Gautama (le Bouddha) qui parle de la valeur de l'inaction ?" (Si ceci n'est pas de la philosophie, n'en parlons plus).

Ferveur, oui, dans un esprit de concurrence et de compétition. D'une part, les brahmanes défendent leurs convictions, leurs rites, leur caste et leurs avantages matériels face à l'assaut des contestations ; d'autre part, entre les divers contestataires, les points de vue s'affrontent. Soulignons-le avec de grands mots un peu ridicules : en Inde (et en d'autres pays comme nous le verrons), mutation intellectuelle ! l'humanité s'est mise à discuter au plus haut niveau. Si elle l'avait fait auparavant, c'est possible mais aucune trace n'en reste.

Avant d'aborder le contenu de ces discussions, osons une remarque tout à fait déplacée. Il y a dans l'air..., il y a de l'humour, un humour qui dépasse l'humour et que les maîtres de nos universités pourraient appeler humour transcendantal. Laissez-moi transcrire en langage courant un autre sermon bouddhique (<sup>17</sup>). C'est l'heure pour Bouddha de commencer sa tournée afin de remplir son bol de nourriture quotidien. Boulot, boulot, même pour les Eveillés ! Mais un moine est pendu à ses basques, aussi respectueusement qu'indécollable. C'est Acela Kassapa, un ascète nu appartenant sans doute à la communauté des *avijika*. Par trois fois, il sollicite de poser une question et trois fois il est éconduit poliment : "C'est pas l'heure". Quatrième tentative, qui sera la bonne. Acela a précisé : Oh, "pas grand chose, maître, une toute petite chose". Et cette broutille s'avère être la démonstration de la *dukkha* et de l'illusion du moi : un gros, gros morceau, rien moins que la première des Quatre nobles vérités !

Des successeurs ont cultivé la tradition humoristique —par exemple, dans la formule : Si tu rencontres le Bouddha, tue-le !— de l'Inde à la Chine puis de la Chine au Japon : les adeptes du chan (zen) sont d'un humour nitrosulfurique, qui décape jusqu'au non-être. Ne lisez pas la conclusion suivante car elle est prématurée et accessoire : ce qui distingue Orient et Occident en matière de philosophie, c'est l'absence d'humour à l'Ouest.

## Le terrain védique

C'est sous cette appellation que je vous propose de désigner le très vaste corpus dont la gestation remonte peut-être III<sup>ème</sup> millénaire pré-chrétien ; s'est constitué au nord-est de l'Inde tout au long du millénaire suivant (même un peu avant et un peu après ?) sous forme verbale et par transmission orale ; qui a été codifié sous forme écrite à partir du début du premier millénaire (lire les spécialistes) jusqu'à ses derniers siècles ; qui enfin était disponible sous l'une et (ou) l'autre espèce autour de l'an ~500 quand ont fleuri les diverses écoles que l'on se propose ici de survoler. Cette convention nous dispense d'entrer dans les aspects trop ardues tels que la distinction entre védisme et brahmanisme.

Ce corpus est vraiment immense (le Rigveda et les Upanishad n'en sont que les plus célèbres parties) mais hétérogène. Des hymnes, des incantations et des protocoles pour l'accomplissement des rituels, certes, mais pas seulement cela. Le mythique, le magique et le philosophique se côtoient. Des balivernes, certes, mais aussi des options conceptuelles ayant valeur scientifique et philosophique, surtout lorsqu'on les ordonne un tant soit peu et les confronte entre elles.

Le terrain védique, c'est tout cela et, métaphore oblige, une pépinière d'écoles y a poussé. On peut cependant dépasser cette métaphore : identifier des thèmes, avec toutes les difficultés et tout l'arbitraire que cela peut comporter. Pour nous donner quelque chance de boucler l'exercice, nous admettons que les *Veda*, s'étendant sur un bon millénaire, peuvent naturellement inclure des divergences, voire des contradictions, sur tel ou tel sujet — ce que, par la suite, ces écarts soient tenus pour erronés, non orthodoxes ou hérétiques par une école ou une autre. Posons même que les *Veda*, en leur ensemble, ne constituent pas un bloc mais une maturation. Il est significatif qu'un penseur comme Yajnavalkya qui vivait au ~VIII<sup>ème</sup> siècle est donné par tous les érudits comme un "réformateur".

Ces thèmes, les voici. Je prétends encore les avoir identifiés le plus objectivement du monde. Ce qui n'est pas objectif, en revanche, c'est l'ordre que j'adopte pour leur présentation et qui se trouve être le suivant : le cosmos, la manière de le penser, la mission de l'individu humain. Des numéros sont posés dans le seul souci de clarté et il est purement fortuit que le total constitue "un chiffre rond".

1. A côté du monde quotidien tel que nous le percevons (à côté de ce monde ou au-dessus ou derrière ou en-dessous) se trouve, sinon un autre monde, une ou des composantes non visibles qui, elles, sont durables ou éternelles et dont nous n'avons, au mieux, qu'une connaissance partielle. Vous pouvez ajouter, à vos risques et périls : sentiment de transcendance, spiritualité. Vers la fin du védisme, cet "autre" prend le nom de Brahman, souvent traduit par Absolu.

2. Ou bien ce domaine-là est celui des dieux, ou bien ceux-ci n'en seraient que les messagers. En fait, la conception du divin évolue au fil du Veda, elle évolue peut-être doublement : du polythéisme vers le monothéisme et du dieu créateur ou dieu acteur (voire figurant). Deux notions sous-jacentes semblent à l'œuvre qui sont respectivement ; unité du divin, transcendance du divin. Un hymne célèbre (<sup>18</sup>) dit que les dieux relèvent d'une création secondaire. Dans la pratique, un point chaud que la plupart des brahmanes défendent mordicus mais que certains tempèrent : l'observance des rituels, en particulier des sacrifices animaux (que les Grecs appelleront hécatombes : les bœufs par centaines).

3. Entre visible et invisible sont établies des correspondances. C'est sans doute dans les Veda que se trouvent les premières expressions du type macro-microcosme ou univers-homme (<sup>19</sup>). Il en résulte des passerelles, au total tout un choix de modèles : les dieux en tant que messagers, les rituels évoqués à l'instant, la prière, la parole.

4. Correspondance également, si l'on veut, ou superposition, le dogme *atman/brahman*, âme (individuelle)/Absolu, qui remonte au mythique Uddalaka (supposé avoir vécu vers le ~X<sup>ème</sup> siècle). On ne peut ici qu'évoquer en quelques mots ce point majeur sur lequel les textes et les exégèses sont en nombre infini. De même pour la transmigration des *atman*, que l'on peut

concevoir <sup>(20)</sup> comme une nécessité logique : dès lors qu'il existe un Absolu et que les êtres sont changeants, il faut bien que quelque chose subsiste à travers les êtres.

5. Les actes, la permanence des actes, le poids des actes, la destinée découlant des actes, le *karman* ! Dans le vocabulaire occidental, il faudrait appeler cela métaphysique de l'action, morale de l'action. Une théorie de l'action aussi, fondée sur les postulats suivants : pas d'acte gratuit, l'acte survit à l'individu, il y a l'acte et il y a ses fruits, il y a l'homme agissant et il y a l'action.

6. Dans la foulée, l'être et non-être. Si ce n'est pas de l'ontologie, qu'est-ce que l'ontologie ? En tous cas, c'est tout autant vertigineux, ahurissant et insondable à l'Est qu'à l'Ouest. Voici deux extraits de la même upanishad <sup>(21)</sup> :

- Avant sa création, ce monde était non-existant. Puis il vint à l'existence. (III, 19)
- Au commencement était l'être, l'être seul et sans second. Quelques-uns disent : au commencement était le non-être, le non-être seul et sans second, c'est pourquoi du non-être a été engendré l'être. Mais comment peut-il être possible que l'être naisse du non-être ? Non, au commencement était l'être, l'être seul et sans second. (VI, 2)

Il semble y avoir stricte contradiction entre les deux versets mais ne nous engageons pas plus avant, l'important est de noter que les *Veda* peuvent contenir des options bien différentes sur une même question.

Il y a plus fort encore dans les *Veda*. Tous les brahmanes ne se contentent pas de célébrer les sacrifices ; certains brahmanes peuvent faire preuve d'une folle audace intellectuelle. "Ni être, ni non-être" disent plusieurs upanishads. C'est, avec une anticipation d'un demi-millénaire (à la louche), le refus de l'alternative binaire et de ce qui sera appelé le principe de contradiction.

Ces innovations sont rendues possibles par l'emploi d'une logique différente de celle qui sous-tend la vie quotidienne. Cette logique n'est pas explicitée dans les textes, sauf erreur, mais ceux-ci contiennent des propositions telles que "la négation est contenue dans l'affirmation" et "l'effet précède la cause" <sup>(22)</sup>. A ce point, soit dit en passant, Chine et Inde sont à égalité, à l'incertitude près sur les dates.

7. A peine distingués l'un de l'autre sous des acceptions probablement un peu différentes de ce que seront les nôtres, la matière et l'esprit (*prakriti* et *purusha* par exemple) sont réunies en une Unité supérieure. *Atman* et *brahman* sont aussi solidaires que le sont l'inspiration et l'expiration, lit-on souvent. Toutes les créations sont solidaires et, en même temps, étagées selon une hiérarchie.

8. Le saviez-vous aussi ? Le védisme, c'est la proclamation de la pensée, comme on dit proclamation des droits de l'homme. Voyez l'épigraphe choisie pour cet essai, lisez le célèbre "Hymne à la pensée" <sup>(23)</sup>.

Précision d'importance, la pensée repose sur un support corporel. Par la suite, des écoles diverses la placeront sur le versant matériel, au même plan que les organes des sens (voir plus bas).

9. "Scruter le soi par le soi" (*Atmanam atmana pashya*) prescrit l'une des plus anciennes formules de l'hindouisme <sup>(24)</sup>. Sous une forme allégorique :

Celui qui existe par soi-même, le dieu suprême, perça les organes des sens vers l'extérieur ; c'est pourquoi l'homme regarde les objets extérieurs, non le Soi intérieur. Seuls quelque sages, ça et là, en quête d'immortalité, détournent les yeux et contemplent ce Soi intime." <sup>(25)</sup>

Ce n'est rien moins que la découverte pharamineuse du soi, de l'introspection, de la conscience ; deux conséquences, au moins, d'ordre éthique : cette recherche du soi passe par les autres et le soi ne doit pas se dévorer lui-même. "Ce n'est pas pour elle-même qu'on aime son épouse, mais par amour de soi" constate une des plus anciennes upanishad <sup>(26)</sup>.

10. Les obligations rituelles sont collectives, elles relèvent du niveau social, elles sont imposées indifféremment à tout homme en application du *Dharma* (la Loi, l'Ordre) Or la découverte du soi tend à les reléguer au second plan —et c'est là que les brahmanes s'emploignent— c'est-à-dire

après les impératifs d'une conduite individuelle. Car voici une autre innovation phénoménale, la responsabilité individuelle ! Chacun est en charge d'un soi (qu'il doit remettre à sa place). Simultanément pointent dans les *Veda* les notions de salut et de délivrance et les stratégies de renoncement, à commencer par l'ascèse, pratique courante.

Au lecteur non averti ou farouchement occidental, cette énumération va paraître un peu fofolle, sinon délirante. J'ai été le premier surpris mais les textes sont là (\*). Ils exposent que tous les ingrédients sont en place autour de l'an ~600 quand la "tradition védique" (si l'on rechigne devant une philosophie védique) va exploser en écoles philosophiques, elles-mêmes exposées à devenir religions —ou à le redevenir, pour qui pense que les étincelles premières de l'esprit humain sont de caractère religieux.

La grande effervescence que nous avons annoncée en commençant est habituellement réduite à la divergence des deux courants, bouddhisme et hindouisme, qui rétrospectivement apparaissent comme principaux. En y regardant d'à peine un peu plus près, bien des noms se dévoilent, pas seulement de chefs d'école contestataires mais aussi parmi les brahmanes conservateurs (Assagi, Janussoni, Kondanna, Pokkarasadi, Todeyya, Tarukkha...). Les détails et les anecdotes, sous réserve de confusions dans les lieux et dates, attestent de la réalité de ces existences individuelles. Entendons-nous sur cette "réalité". Il faut dire de ces grands Orientaux ce que, exactement, nous disons d'Homère et de Pythagore, de Shakespeare même : "Il n'a peut-être pas existé mais il existait à cette époque un homme qui...". Peu importe qu'Uddalaka ait existé, le carbone qui le constituait, le cas échéant, a été recyclé et son âme peut-être mille fois réincarnée. Mythiques ou historiques, virtuels si l'on veut, tous ces penseurs ont laissé des empreintes. Leurs propos, leurs enseignements oraux ont été fidèlement répétées, quelquefois des manuscrits en sont issus auxquels le temps a réservé d'être conservés, perdus, retrouvés, reconstitués, brûlés accidentellement ou volontairement.

Pour rendre compte de ce qui a subsisté, une démarche comme une autre est se référer aux effectifs actuels des religions-cultures-philosophies issues de cette période remarquable. Nous commencerons par celles qui s'avèrent "avoir marché" : hindouisme (800 millions d'adeptes), bouddhisme (400 millions) et jainisme (4 millions) ; ces chiffres proviennent d'une synthèse personnelle des estimations récentes. Après quoi, nous évoquerons ce qui n'a pas marché.

## Hindouisme

Au siècle de Bouddha, presque toutes les voies traditionnelles de la pensée hindouiste, les "points de vue" (*darshana*), sont ouvertes ; allons-y, noir sur blanc :

— Le *Vedanta* tout d'abord et de plein droit, compte tenu de ce que l'on vient de dire des *Veda*. Yajnavalkya, en tant qu'élève du mythique Uddalaka (tous deux déjà cités), avait promu depuis quelques siècles déjà le rapprochement *atman/brahman*. Il faut donc croire que ce n'était pas là chose acquise pour tous les pratiquants des *Veda*, au point que l'on parle à propos de cette thèse d'un *Vedanta* "non dualiste" et que beaucoup plus tard, au IX<sup>ème</sup> après J.-C., celui-ci sera érigé en école par le célèbre Shankara.

— *Samkhya* (classification du réel, énumération des composants de la matière). Cette voie remonterait au légendaire Kapila que l'on situe hypothétiquement entre les ~XI et ~VII<sup>èmes</sup> siècles et dont les spécialistes semblent savoir assez pour dire qu'il était dualiste, voire quelque chose comme triniste ou ternaire.

— *Vaisheshika* (la catégorisation avec ce qu'elle suppose et ce qui en découle dans la composition matérielle et immatérielle du monde). Chez nous mais beaucoup plus tard : la question des universaux, entre autres. Au nom de Kanada (~VI-VII<sup>èmes</sup> siècles) sont liées les notions suivantes : non seulement des catégories, mais des catégories hiérarchisées ; atomisme de la

---

(\*) Il n'en a pas toujours été ainsi car il n'y a guère plus d'un siècle que les traductions ont commencé de se répandre en Europe. Aujourd'hui, on en trouve même plusieurs éditions et, de plus, leur accès est immédiat et gratuit sur Internet.

matière et du temps ; distinction entre âme et esprit, entre éléments (au nombre de quatre) et substances (cinq).

On ne se prive pas d'attribuer à ce Kanada la paternité de la théorie atomique, un bon siècle avant Démocrite. Ces amalgames sont lassants... ; pour faire meilleur poids, ajoutons donc à son crédit l'invention de la systématique ! Ni Kanada, ni Démocrite n'avaient la moindre connaissance objective de la composition de la matière, ni surtout ne s'en souciaient. Le rapprochement avec la chimie moderne relève, disons, des archétypes : la notion de divisibilité, en l'occurrence.

— *Nyaya* (la "logique"). Gotama Akshapada, à ne pas confondre avec l'illustre Gautama, était son contemporain ou bien a vécu 1-2 siècles avant ou après lui. Les problèmes débattus par son école relèvent de ce que l'on appelle la logique mais expriment le souci d'une distinction entre sensible et réel —ou bien tout autre chose, tant il y a de manières de présenter les *dartshana*. Le *nyaya* étudie les syllogismes, établit un catalogue des actes mentaux.

C'est Gotama —et sinon, c'est Gautama le Bouddha ou l'un de leurs collègues, peu importe— qui pose la co-légitimité des trois propositions oui, non, ni oui ni non. Plus révolutionnaire encore, ce n'est pas Gotama mais un de ses contemporains qui semble avoir inventé le tétralemme (*çaduskoti*), un procédé qui remplace l'alternative binaire de Bouddha par une configuration quadruple : oui, non, oui et non, ni oui ni non. Son emploi est courant dans les dits et écrits attribués à Bouddha mais nul n'en attribue l'invention à l'Eveillé. Ce pourrait être le fait de son contemporain Sanjaya Belathaputa (surnommé le Sceptique, soit dit en passant pour perturber encore les tenants du tout-Occident).

... Et pas loin du tout de la logique, la grammaire. Elle naît aussi en ces temps-là avec les 4 000 règles du célèbre Panini encore étudiées de nos jours, paraît-il. Cette grammaire n'est pas tant une discipline qu'une clef, un modèle (au sens moderne de l'informatique) des relations entre "les mots et les choses", la démonstration d'un parallélisme entre connaissance et action.

— (Pour mémoire : les deux dernières approches, celles du *Mimamsa* et du *Yoga*, seront le fait siècles suivants.)

Voilà pour l'hindouisme au ~VI<sup>ème</sup> siècle, présenté dans le seul souci d'une vue d'ensemble, chacun des points mentionnés pouvant être abordé de cent manières.

## Les audaces de Bouddha

P E. Formichi (déjà cité), en concluant son ouvrage, caractérise comme suit les innovations du bouddhisme dans la pensée indienne : "Le bouddhisme effaça le nom d'*Atman* et lui substitua celui de *Karman*, il fit taire les verbeuses discussions des philosophes sur les problèmes métaphysiques et prêcha les huit étapes de la conduite parfaite ; à la place de l'ineffable Brahman il mit l'ineffable Nirvana, et surtout, libéra sa doctrine de tout caractère d'enseignement mystérieux et privilégié." Ce ne sont là que quelques points essentiels, l'auteur cité étant bien au fait de toutes les autres notions que Bouddha a soit introduites, soit explicitées, étendues ou rationalisées et auxquelles il a conféré une cohérence (une certaine cohérence... voir l'encadré) au sein d'un système ; s'il faut les rappeler : la souffrance bien sûr <sup>(27)</sup>, l'illusion, l'impermanence, la vacuité, la nécessité de transgresser les apparences, la précarité du moi, la dissolution des dualités et des oppositions, la compassion, le devoir d'éveil... Tout cela est suffisamment ressassé mais il est cinq points, au moins, dont on parle peu ou pas du tout ; ici encore, des numéros par commodité.

(1) La pensée, en tant que et peut-être parce que réduite au mental, se trouve placée dans le monde physique. Une opinion est une "production", donc frappée d'impermanence et de *dukkha*. Ainsi, venant à parler de l'éternité de l'univers <sup>(28)</sup> :

Une telle opinion peut se produire chez quelqu'un soit à cause d'un manque de compréhension, soit cause d'une parole entendue. En tous cas, une telle opinion est une production ; elle est une chose composée, une chose imaginaire, une chose qui dépend des autres choses.

C'est deux mille ans après qu'un Descartes tentera de recoller les morceaux en adossant l'un à l'autre deux piliers chancelants dans son immortelle formule. Bouddha, lui, s'il avait parlé latin,

aurait dit *non sum sed cogitare videor* : je ne suis pas mais je crois penser ; peut-être même, radicalement *cogito sed non sum*, je pense mais je ne suis pas.

(2) Ensuite, Bouddha affronte l'alternative oui/non —le principe d'identité, dira-ton plus tard en Occident— et veut s'en affranchir. C'est lui, sinon l'un de ses collègues ou prédécesseurs récents (voir plus haut), qui introduit la double négation, et plus que cela, le tétralemme. Fort bien, excellent, si je puis me permettre ! mais ce faisant, il reste "binaire". Il tourne seulement autour, il négocie avec le binaire. Faut-il dire qu'il le combat sur "son" terrain (celui du binaire) ? Terriblement aristotélien et occidental, il jongle avec ce que j'appelle le triple principe d'identité, non-contradiction et tiers exclu <sup>(29)</sup>. D'où ces positions qui peuvent laisser perplexe mais sont peut-être la clef du bouddhisme en même temps que les limites ultimes que la pensée puisse atteindre. Tout de même, avec Bouddha, on se retrouve toujours entre deux eaux, on ne sait quand il convient et quand il ne convient pas d'accepter l'ambivalence. "Prendre refuge en soi-même" bien qu'il n'y ait pas de soi... "Il y a renaissance mais personne ne renaît"... En vertu du *karma*, toute action même mentale exerce un effet quelque part dans le temps ou l'espace, mais il n'y a ni cause, ni effet...

(3) La "voie du milieu" ? Il y en a deux dès l'enseignement bouddhique originel, puis d'autres <sup>(30)</sup>. La première pose seulement une éthique : se tenir également éloigné des voies extrêmes. Cela est clair et tout à fait jouable : ni esclave des passions, ni ascète, on peut se nourrir sans se goinfrer. En revanche, la seconde voie met en jeu les options philosophiques les plus élevées. Elle va de pair avec la théorie très élaborée de la "production conditionnée" qui, en douze étapes, conduit de l'ignorance à la souffrance <sup>(31)</sup>.

(4) L'une des découvertes les plus colossales et les plus discrètes de l'histoire de l'humanité est celle de la grammaire par Panini, dans les confins nord-ouest de l'Inde, aux ~VI-Vèmes siècles ; toutefois, les correspondances entre les mots et les choses, la question des "objets des mots" (*padartha*) remontaient à Kapila et Kanada. La linguistique et les réflexions sur le langage étaient nées ! Les mots sont les reflets des choses et les outils de la pensée... Seulement des reflets ? Ces outils sont-ils fiables ? Bouddha dira non sur les deux points. Prenant ses distances comme d'accoutumée, il envisage, en quelque sorte, un deuxième degré. Au-delà des mots, la phrase. Au sein de la phrase, les relations grammaticales identifiées par Panini en termes de sujet, verbe, etc. deviennent relations métaphysiques entre "moi" et "absolu" <sup>(32)</sup>.

(5) La double vérité... Notion profuse dans toute la pensée orientale, comme l'est celle d'une "voie du milieu" <sup>(33)</sup>. En Inde, elle semble remonter aux origines du bouddhisme, l'Eveillé parlant souvent à ses disciples de vérité conventionnelle et de vérité ultime (ou transcendante, selon les traductions).

Ce n'était là que des rappels, sans exhaustivité, et le lecteur peut toujours considérer que ce n'est pas véritablement de la philosophie (en ce cas, il lui reste toutefois à s'en expliquer). Toujours est-il que, si peu de temps après la découverte, dans les *Veda*, de l'homme en tant qu'individu pensant et du monde en tant que système unifié, voilà un contestataire qui néglige les textes sacrés, nie la réalité du moi, réduit la conscience en un étagement de niveaux tous transitoires, enfin jette aux orties la clef *atman/brahman*.

Ces audaces n'en sont pas moins doublées de modestie et de prudence. Le bouddhisme, en la personne de son fondateur même, laisse explicitement de côté des questions qui lui paraissent "inutiles":

Je n'ai pas expliqué si cet univers est éternel ou non ; s'il a une limite ou non ; si le principe vital est la même chose que le corps ou si ce sont deux choses distinctes ; si le *Tathagata* [Qui est arrivé au terme] existe après la mort ou non ; si le *Tathagata* existe et à la fois n'existe pas après la mort ; si le *Tathagata* [lui-même en tant que Libéré] est non existant et à la fois pas non existant après la mort. Pourquoi n'ai-je pas expliqué [tout cela] ? Parce que ce n'est pas utile, que ce n'est pas fondamentalement lié à la Conduite sublime et que cela ne conduit pas au désenchantement [un

préalable au détachement], au détachement, à la cessation, à la tranquillité, à la pénétration profonde, à la réalisation complète, au *nibbana* [= *nirvana*].<sup>(34)</sup>

Autrement dit, le nouveau système ne prétend pas tout résoudre. Et voici que la perplexité qui s'était dégagée du point 2 prend une autre forme : Bouddha nettoie-t-il le terrain des questions inutiles ou bien positionne-t-il des limites à la connaissance ? Dans les deux cas, innovation !

### **Bouddhisme : tout un pâturage philosophique**

#### ▪ Rationalisme

Bouddha et ses continuateurs font fi des textes sacrés comme des valeurs établies, ils recommandent de ne pas se fier aux maîtres, rejettent les questions académiques, ironisent sur les mots et le discours. Nonobstant cette remise en cause générale, le bouddhiste explique, enseigne, conseille, édicte, dogmatise dans une confiance totale en la raison et le langage. Bouddha ne s'est nullement recommandé d'une inspiration ou révélation divine ; c'est par la réflexion que l'illumination lui est venue, comme il le raconte volontiers, cette illumination n'ayant que consacré le fruit d'une découverte des plus rationnelles, celle de la "production conditionnée" (voir texte).

Le bouddhisme, même si une infime minorité des quatre cents millions de bouddhistes d'aujourd'hui est au fait des détails, décrit, énumère tout : les périodes cosmiques, les mers et les continents, les dieux et les démons, les cieux et les enfers et les portes des enfers, les voies de la réincarnation, les modes de l'énergie spirituelle, les composantes de l'individu (qui devient ainsi une quintuple illusion), les niveaux de conscience. C'est à juste titre qu'un auteur récent traite d'une "scolastique bouddhique"<sup>(35)</sup>. La rhétorique déployée est fragile, souvent terriblement fragile. Souvent, une parabole, une métaphore tiennent lieu de démonstration, voire la simple évocation d'une situation toute différente, mais propre à frapper l'auditeur, d'une notion à forte charge émotive. Les sutra en sont pleins<sup>(36)</sup> et démontrent surtout... les talents et l'ascendant du prédicateur.

Mais alors, peut-on avec les mots et la raison dépasser les mots et la raison ?

#### ▪ Une démarche réductionniste

Le réductionnisme voit le jour, pour la première fois semble-t-il dans un esprit humain, sous la forme de la parabole du char par exemple : cette machine n'est rien de plus qu'un assemblage de pièces ! Il était pourtant aisé d'objecter que ce char accomplit des tâches qu'aucune de ses pièces isolées ne peut fournir, pas plus que toutes les pièces empilées en tas. La même démarche est appliquée au moi : fluctuant et impermanent, ce n'est que l'assemblage des "agrégats" (les *skandhas*). De même pour le corps, réductible aux quatre éléments<sup>(37)</sup>.

Par la suite, le débat sur "la partie et le tout" a fait long feu en tous pays et jusqu'à nos jours. Même si le principe d'émergence<sup>(38)</sup> tend à prévaloir, c'est toujours une stratégie réductionniste qui est mise en œuvre, dans tous les domaines, chaque fois qu'un problème est ramené à la résolution partielle d'un ou de quelques-uns de ses attendus.

#### ▪ De la souffrance ou douleur (*dukkha*)

En quoi la première des Quatre Nobles Vérités est-elle philosophique ? Sous quatre aspects, au moins. (1) La *dukkha* est donnée comme clef du monde, principe universel. (2) Elle est affirmée au terme d'un processus logique, celui-ci toutefois hautement incertain tant est déconcertante l'articulation mutuelle (évitons de parler de causalité !) des quatre Vérités. Le tétralogisme ne semble pas loin de la pétition de principe : tout est douleur et la preuve, c'est que voici le moyen d'y mettre fin. La douleur ou comment s'en débarrasser, aurait pu dire Eugène Ionesco (cf. *Amédée*). (3) La *dukkha* constitue une prise de position sur le monde. Il existait une alternative, entre autres, que le bouddhisme n'a pas retenue : la joie<sup>(39)</sup> ! De plus, la douleur au sens populaire se double d'une "insatisfaction" (traduction courante) intellectuelle, dûment expliquée dans les sermons du Bouddha. (4) La souffrance participe d'un système hautement philosophique puisque métaphysique et moral (réincarnation, permanence de l'acte, déterminisme, rétribution/punition...).

#### ▪ Renoncement, libération

"Par sa victoire sur la soif de vie, le sage échappe au monde."<sup>(40)</sup> On lui recommande bien la solitude afin d'échapper, pas seulement aux passions, mais à la compagnie des hommes. Sagesse ou... dérobade, fuite, castration ? "Délivré des passions consumantes, libéré de tout désir, la volonté sans entrave [?], l'esprit

détaché, ainsi est le sage : en lui, tout feu est éteint. [...] Si, comme en une cloche brisée, rien ne résonne plus en toi, tu as atteint le nirvana : tout conflit a cessé" (41).

Délivrance ? Nécessairement, d'un monde mauvais. Cela se discute et, effectivement, s'est beaucoup discuté depuis, à l'Est comme à l'Ouest. D'autre part, s'il y a possibilité de salut, c'est qu'il y a quelque chose à sauver. Réponse : "Il y a délivrance mais personne n'est délivré" (42), de même que, certainement, y a *dukkha* mais personne ne souffre ; voir texte (point 2).

#### ▪ Le moi

Question récurrente chez les disciples de Bouddha, elle reste béante aujourd'hui à la lumière des connaissances neurobiologiques (43). L'Eveillée a-t-il jonglé avec l'existence/virtualité d'un moi d'une part, la permanence/fugacité de cette entité d'autre part ? "Une production [en tant que chose composée, impermanente] est insatisfaisante. Si une chose n'est pas satisfaisante, à son propos je vois ainsi : Cela n'est pas à moi, je ne suis pas cela, cela n'est pas mon Soi" (44). Alors, il y a bien un moi (ou soi), mais où se cache-t-il ?

Illusion passagère, simple juxtaposition des "agrégats", soit. Mais alors, la réincarnation ? Eh bien, l'âme ne renaît pas (puisque illusion) mais elle se recompose en ses *skandhas*. Admettons encore mais qu'est-ce qui assume le poids des actes passés et infléchit les destinées individuelles à venir ? En réponse, le Bouddha utilise la double négation : "ni éternalisme, ni matérialisme" mais [...] mais une voie du milieu" (45) ainsi que la métaphore du fleuve, décidément universelle : le moi est un nom, tout comme la rivière est un nom pour l'écoulement des eaux. Ces réponses ressemblent trop à des échappatoires. (Les traducteurs écrivent "écoulement" et "flux", ceci est à creuser ainsi que la notion ambiguë de *samati*.)

#### ▪ La cause et l'effet, l'action et ses fruits

C'est l'Inde ancienne qui a ouvert le débat, philosophique s'il en est, de la causalité ; cela remonte au légendaire Kapila, comme on l'a vu. Les courants nouveaux tels que le bouddhisme avaient à choisir entre les doctrines du *satkaryavada* (identité de la cause et de l'effet) de l'*asatkaryavada* (deux natures différentes) qui, l'une et l'autre, conduisaient à l'aporie : si la cause est l'effet, n'en parlons plus, si leurs natures sont différentes, on ne peut pas en parler. Comment s'en sortir ? A première vue, l'invention par Bouddha de la "coproduction conditionnée" —que l'on peut résumer par : si A se produit, alors B se produit— est géniale mais que vaut-elle du point de vue logique ? Et que vaut-elle du point de vue ontologique ? car les conditions qui... suscitent (ne pas dire : causent) la production, quel degré d'existence ont-elles ? Comme les élèves s'aventurent à le demander respectueusement à l'Eveillée, ce qui n'existe pas n'a-t-il pas une existence en tant que non-existant ?

"Parallèlement" (car je ne sais comment cela se ficelle), le *karma* ancien et revitalisé par le bouddhisme est une théorie de l'action.

On peut considérer (c'est pratique, ça fait avancer...) que deux "lectures" du bouddhisme sont possibles, tant à ses origines qu'aujourd'hui encore. L'une serait populaire, exotérique, éveillerait la raison en même temps qu'elle satisferait l'affectivité. Elle apporte à la fois une explication des souffrances de ce monde et une stratégie pour y échapper. Elle est faite de distanciation, d'ouverture, de patience, d'humanité, etc. sans oublier le sourire (intérieur). Apaisante pour l'individu, elle est également stabilisante pour la société, comme le roi Asanga et d'autres le comprendront. L'autre lecture serait ésotérique, philosophique. Elle ouvre à la réflexion de nouvelles portes où, comme en témoigne la littérature, *bikkhus*, bonzes et moines s'engouffrent en foule. Dans le climat intellectuel évoqué au début, dans une boulimie de gamberge si l'on peut dire, ce sont très rapidement discussions personnelles, débats publics en forme de joutes oratoires, contestations, écoles et querelles d'écoles, un premier concile au ~IIIème siècle, une gerbe de bouddhismes.

Il existe mille bouquins récents sur "le bouddhisme", un mètre de rayonnages dans les grandes librairies. La plupart de ces ouvrages sont des exposés de caractère apologétique de telle ou telle des innombrables lignées bouddhistes ; beaucoup moins sont critiques et autocritiques, exposant la culture bouddhique dans sa dynamique, avec les inévitables lacunes, incertitudes, contradictions (46). C'est cela qui peut et doit nous intéresser, au-delà du grincement immuable des moulins à prière : ce qu'il y a de vivant dans ce domaine intellectuel, "vivant" sous tous les sens figurés du terme : actif, créateur, moderne (et même actuel), adaptable, contestable aussi.

Pour ne pas s'en tenir à une affirmation péremptoire, il convient de l'illustrer quelque peu : le procédé typographique d'un "encadré" en offre le moyen. On rassemble donc dans les pages précédentes un petit nombre de thèmes qui, depuis 2 500 ans, continuent de défier la pensée.

## Jainisme

Qui, dans le nord de l'Inde aux VI-Vèmes siècles avant J.-C., est né d'une famille princière, l'a quittée en abandonnant richesse et plaisirs, a pratiqué une dure ascèse pendant des années puis renoncé à cette voie, a trouvé peu après l'illumination auprès d'un arbre, a prêché le renoncement, la non-violence et la libération des renaissances, s'est éteint à 80-82 ans dans le *nirvana*, a laissé un enseignement verbal et écrit sur lequel s'est fondée une religion ? Attention, il y a deux réponses :

— Le Jaïna ou Jina ("vainqueur des passions") ou Mahavira ("grande âme", "grand héros"), encore appelé Nigantha Nathaputta, dont les dates possibles sont, entre autres : ~599-527, 549-477 ou 540-468.

— Siddharta Gautama (~566-486, 480-400 ou 448-368), devenu Shakyamuni ("sage silencieux du clan des Shakya") au cours de son initiation yogi, puis Bouddha ("éveillé", "illuminé").

Très écoutés l'un et l'autre, ils ne se seraient rencontrés que par disciples interposés. En revanche, Jaïna discutait ferme avec Gosala.

Nouvelle attestation de l'ancienneté de ces courants : Jaïna est dit le 24ème descendant d'une lignée d'origine mythique, les "passeurs de gué", ceux qui peuvent aider l'homme à traverser le flot des réincarnations. Son prédécesseur Parsva, le n° 23 donc, aussi bien identifié et "documenté" que peut l'être un personnage de ces temps, aurait vécu deux siècles auparavant lui. Jaïna lui aussi est dit "réformateur". Les textes, principalement les *Anga* et les *Upanga*, ont été constitués à la fin du ~IIIème siècle, puis perdus, puis réécrits vers le IVème siècle du calendrier chrétien. Un aperçu aisément accessible en est fourni par l'Encyclopaedia universalis<sup>(47)</sup>.

Le jaïnisme partage avec le bouddhisme plusieurs convictions fondamentales. En voici trois : l'impermanence et l'illusion ; le détachement et le renoncement (toutefois la prescription octuple de Bouddha, ne compte que trois points chez son contemporain : vision juste, connaissance juste et conduite juste (*darsana, jnana et çaritra*); la libération des renaissances imposées par le *karma*, celui-ci savamment décomposé en 8 espèces et 148 sous-espèces, avec 3 modes de délivrance.

Le jaïnisme va plus loin sur la question du changement en développant une sorte de théorie de la matière en 9 vérités, 5 "masses d'être" auxquelles s'ajoute le temps, 3 modalités d'insertion des âmes dans les corps. De plus, un étagement de degrés dans la connaissance est professé, d'une précision ahurissante mais totalement imaginaire, selon un procédé de "bluff", il faut bien le dire, que pratique aussi le bouddhisme. Enfin, le devoir de compassion est porté ici à l'observance sans faille de la non-violence à l'égard de toute créature (d'où le petit balai devant soi et le mouchoir sur la bouche).

Trois grandes différences cependant.

1. *L'atman* : le jaïnisme croit en une âme individuelle et éternelle propre à chaque créature. Tout a une âme, même les cailloux.

2. Une logique explicite et très élaborée, le *saptabhangi*. Les "objets des mots" (les *padartha*, voir plus haut), ici au nombre de sept, ne constituent rien moins qu'un système du monde ; jugez-en par leur liste<sup>(48)</sup> : le vivant (*jiva*), l'inanimé (*ajiva*), une sorte de courant activateur (*asirava*), le lien (*bandha*) qui retient le spirituel dans ce courant, un barrage au même courant (*samara*), l'élimination du *karman* (*nirjana*), enfin la délivrance ici appelée *moksha* qui s'obtient sous les trois conditions indiquées ci-dessus. Bien d'accord, on n'y comprend rien (du moins avec ce j'en rapporte ci-dessus), mais c'est indéniablement une construction rationnelle ; bien d'autres constructions mentales de philosophes occidentaux patentés sont aussi obscures, même présentées directement sous la plume de leur auteur à ses contemporains.

3. Une certaine attention à la nature sous la forme, paraît-il, d'un certain système physique où l'univers n'a ni commencement ni fin et dans lequel les dieux sont aussi mortels que les autres

composants. On dirait bien aussi (suggestion personnelle), que le jainisme cultive l'atomisme, et même un triple atomisme : pas seulement des atomes de matière, mais aussi des quantités élémentaires dans l'espace et des morceaux unitaires de temps ! Ces "instants" (*samaya*) correspondent chacun au temps nécessaire à un atome de matière pour traverser un point d'espace. La portée de telles intuitions est proprement incommensurable<sup>(49)</sup>. Par ailleurs, une école jainiste de mathématiques est réputée avoir fleuri pendant dix siècles.

### Ce qui n'a pas marché

Gautama et Jina n'étaient pas les deux seuls inspirés à parcourir le nord de l'Inde, du Pendjab à l'estuaire du Gange, dans les années ~500. Bien d'autres, avec lesquels tous deux ou leurs élèves discutaient fiévreusement, remettaient en cause les enseignements védiques, divinités comprises, et exploraient des voies alternatives. Le Bouddha lui-même, après sa fuite du palais familial, avait fait son tour-de-France en plusieurs années du pays Magadha pour se former auprès des maîtres les plus en vue, tant brahmanes qu'opposants —quitte à les contredire par la suite.

Qu'est-il resté de cette prodigieuse effervescence ? Que sont devenues toutes ces écoles ? Elles n'ont pas marché, ou moins longtemps. Elles n'ont pas rencontré les conditions —à définir— qui assurent l'adhésion des hommes et la pérennité des documents. Ou bien, si l'on tourne les choses différemment, un certain nombre de ces écoles ont échappé à l'oubli : en voici trois, les plus connues peut-être, avec pour chacune d'elles quelques traits à titre de repères.

- Les ascètes *avijika* conduits par Gosala, lui-même se disant héritier d'une tradition ascétique très ancienne, nient le karma et toute forme de causalité. Le déterminisme est total, les âmes sont impuissantes à hâter leur délivrance. Ce serait en traduction occidentale la prédestination. Par ailleurs, l'instant (*samaya*) est un atome du temps.

- Les *lokayata* ou *çarvaka*, du nom de leur chef de file Çarvaka, sont des matérialistes. Ils réfutent les dieux et les *Veda* (comme le font les bouddhistes) et le *samsara*. Les quatre éléments constitutifs de l'individu se dispersent après sa mort. Ni actes, ni encore moins de rétribution des actes —en dépit de quoi subsiste la quête de délivrance. Parmi les *lokayata*, deux grands noms sont restés. Ajita Keshakambala, qui se recommande lui aussi d'un courant plus ancien, nie l'être, ne reconnaît que le sensible et l'éphémère (on le dit "épicurien"). Puruna Kassapa (Kasyapa), sans rejeter l'action, ne lui attribue de valeur ni bonne, ni mauvaise.

- Les dernières upanishads et plusieurs sutras font fréquente mention des moines itinérants *paribbajaka*, répartis en écoles de pensée distinctes, C'est un *paribbajaka* notoire, Molya Sivaka, qui discute avec Bouddha dans la célèbre sutra consacrée au fruit des actions. Leur chef de file Sanjaya Belathaputta est un des grands logiciens de l'Antiquité. Se basant sur une négation totale en 4 termes, il est peut-être l'inventeur du tétralemmes.

## EN PERSE

La culture des *Veda* constitue la branche indienne d'une culture indo-iranienne originaire de l'Iran ancien (élargi à la Mésopotamie) au troisième millénaire pré-chrétien. Qu'en est-il de la branche iranienne, appelée aussi avestique en référence à sa première langue ? Rappelons que cette contrée est de celles qui ont vu naître l'écriture vers ~3300, que dans ses villes était affiché vers ~1700 sur ordre de Hammourabi le premier code civil de l'humanité, que ses scribes ont transcrit vers ~1500 une épopée cosmogonique qui se racontait depuis le millénaire précédent (Gilgamesh).

Pour ne parler que des écrits, les *Avesta*, les plus anciens, ont probablement été conçus entre les X<sup>ème</sup> et VI<sup>ème</sup> siècles avant l'ère chrétienne. Ils sont traditionnellement attribués à Zarathushtra, prêtre et réformateur qui aurait vécu au ~VII<sup>ème</sup> siècle. Les *Avesta* ont cependant été rédigés huit siècles après le réformateur, puis perdus pour les trois quarts, remaniés enfin après l'islamisation ; l'irruption occasionnelle de Jésus-Christ dans certains textes atteste de cette hétérogénéité. (La vie de Zarathushtra elle-même a été rédigée bien après les Evangiles, au XIII<sup>ème</sup> siècle de notre ère.) Les *Gatha* ou "Incantations" sont le chapitre le plus connu des *Avesta* et le plus accessible en français <sup>(50)</sup>. On les dit les plus anciennement écrits, de la main même de Zarathushtra... mais on les date des IV-III<sup>èmes</sup> siècles de l'ère chrétienne ; contradiction, bien sûr. Quoi qu'il en soit, cette littérature s'est mise en place un millénaire environ après les *Veda*, la parenté étant par ailleurs incontestable.

La situation, cependant, est plus compliquée : deux fois plus compliquée exactement. Depuis que les Perses avaient conquis l'Asie Mineure (et sans doute avant), depuis qu'un certain mage Ostanès avait accompagné l'expédition de Xerxès contre la Grèce, depuis l'exploration-conquête d'Alexandre, la Perse avait vue sur l'Ouest —|et réciproquement, comme on le verra dans le chapitre suivant. Tout un contingent de mages dits Maguséens a migré vers les côtes méditerranéennes, vers l'Ionie nouvellement conquise. Le zoroastrisme a subi une sorte d'hellénisation qui a eu pour effets de modifier ses rites, de nuancer son monothéisme, de rationaliser sa pensée. Un vaste corpus de textes para- ou pseudo- zoroastriens, apocryphes eux aussi, s'est constitué en parallèle. Il s'impose de le dire comme de s'en tenir là, après avoir donné la référence majeure des deux volumes des "Mages hellénisés" <sup>(51)</sup>.

Revenons au Livre de la religion appelée iranienne ou zoroastrienne ou mazdéenne (du nom du dieu initial Mazda). Quels en sont les enseignements ? Ce qui suit ne sera pas même un aperçu, seulement quelques lambeaux à compléter par une littérature autorisée, au demeurant peu abondante <sup>(52)</sup>.

Dualisme ! Deux mondes, lumière et ténèbres, spirituel et matériel, bon et mauvais. Deux dieux jumeaux, porteurs du Bien et du Mal ; c'est le premier qui a créé le monde mais celui-ci a été grignoté puis envahi par le mal. Le dieu bon, Ahura Mazda ou Ormuzd, récompense ses adeptes et il est destiné à l'emporter, à la fin des temps, sur son jumeau perfide, Angra Mainyu. "Je dompte les deux mondes, celui qu'a créé le Bon Esprit et celui qu'a créé le Mauvais" dit le dieu Vayu à Zarathushtra <sup>(53)</sup>. Le comportement de tout homme sous les trois formes pensée, parole et action est donc comptabilisé en vue de la rétribution finale. Il faut insister sur l'innovation que représente ce partage du monde :

O Ahura, pourquoi m'as-tu créée ? Qui m'a modelée dans cette enveloppe corporelle ? Partout la colère, l'inimitié, le pillage, le vol, la vanité... <sup>(54)</sup>

... innovation qui est en même temps, chez les Grecs, celle de l'orphisme (voir plus loin) et qui sera l'esprit même des courants gnostiques (<sup>55</sup>) tant combattus par le christianisme —lequel pourtant chantera sur tous les tons le combat de l'esprit contre la matière.

Bien que de finalité rituelle, les *Avesta* contiennent aussi les éléments d'un système du monde. Autrement dit, dévotion et invocations rendent la lecture fastidieuse mais la dimension religieuse ne saurait cacher les dimensions de portée cosmogonique ou physiques ou psychologique ou morale.

Le corps humain en cinq ou sept parties, matérielles et mortelles ou non selon le cas, en charge des diverses fonctions de l'individu, à savoir (dans le désordre ici) : choix bien/mal, intellect, voix intérieure, conscience (demander aux traducteurs ce que désigne ce mot !), guide de conduite après la mort. Le composant le plus original est un certain *frôhar* ou *fravashi* : complément de l'âme, parcelle de divin dans l'individu, antérieure à sa naissance et garant de sa survie après la mort. Tout être vivant ou animé possède son *frôhar* et chaque objet céleste est un *frohar* qui a accompli ou va accomplir son parcours terrestre. Anges, éons et divers agents assurent la liaison entre les deux mondes. La création du monde est une chose, l'autorité sur le monde (sa gouvernance...) en est une autre. Les quatre éléments sont les mêmes que ceux des Grecs (quelqu'un a-t-il copié ?). Il existe trois mouvements naturels : rotatif, centripète (ou descendant) et centrifuge (ou ascendant) et autant de mouvements humains : pensée, parole et action comme ci-dessus, un leitmotiv de Zarathushtra. Enfin, le temps n'est pas cyclique mais linéaire, il débouche sur une finalité, la victoire du Bien).

Difficile de voir là une philosophie, même si c'est "intéressant" pour l'histoire de la pensée. Il s'agit d'une vision du monde révélée (Zarathushtra parle en direct avec son Dieu), non pas construite par la raison. C'est aussi un "one man' show", le génie d'un prophète et pas du tout un mouvement intellectuel procédant par discussion, argumentation, contradiction.

Période axiale ? Si l'on veut, dans la mesure où cela se passe dans la créneau temporel considéré, mais selon une approche toute différente de celle pratiquée dans les autres lieux.

## EN GRÈCE

Rappel du dogme dominant : la philosophie est occidentale et elle est née en Grèce. Quand cela, exactement ? Peu importe car l'existence d'une période dite *pré-socratique*, indubitablement attestée mais diversement comprise, permet de consolider le dogme, quel que soit le sens attribué au préfixe. En effet, ou bien la référence est Socrate ; avant lui, quelques braves gens peut-être dont le principal mérite aura été de le précéder (*pré-*). Ou bien ces gens-là n'étaient pas bêtes du tout et ils ont préparé (*pré-*) le terrain. Dans les deux cas, l'Occident rend son culte à la Grèce antique.

Le terme "présocratique" n'est pas seulement ambigu, il est également inepte. A considérer les dates et à lire les conversations reconstituées par Platon, Socrate apparaît au beau milieu des Présocratiques, autrement dit ceux-ci entourent celui qu'ils sont supposés précéder. Les dates, au fait ? Socrate est mort relativement jeune : sans l'arrêt de ses concitoyens, il aurait pu vivre six ans de plus selon la moyenne établie sur l'ensemble de ses collègues (<sup>56</sup>). Disons qu'il est devenu le plus célèbre des Préplatoniciens (ce mot est apparu récemment) bien que sans rien avoir écrit lui-même. On peut ajouter depuis Nietzsche (<sup>57</sup>) qu'il est le plus énigmatique des penseurs antiques et, avec l'iconoclaste G. Colli (<sup>58</sup>) que, dans la période considérée, "le personnage appartient plus au passé qu'au futur".

Ce rappel était nécessaire et nous pourrions en arriver immédiatement aux apports intellectuels de cette période. Cependant, deux pages d'histoire sont à insérer auparavant ; attention, elles ne sont pas du tout conventionnelles.

### Avant les Présocratiques...

Selon un poncif auquel j'ai moi-même sacrifié, Thalès serait chronologiquement le premier philosophe et savant grec ; avant lui, quelques noms mythiques, tout à fait autre chose ! Or ceci n'est ni "évident" (attesté), ni aussi simple, ni aussi abrupt. Le choix de Thalès devrait aujourd'hui (en particulier, à la lumière des découvertes archéologiques du dernier demi-siècle) être considéré comme purement arbitraire. Thalès sorti des eaux... par les Aristotéliens, il faut donc se méfier. Toujours est-il que...

Les Sept Sages (~VII-VI siècles), tout mythiques qu'ils soient devenus et même s'ils furent dix, ont bien existé et tout laisse croire qu'ils pensaient. Presque tous ont exercé une fonction des plus officielles dans l'administration des affaires humaines, de père de la constitution (Solon) à tyran (au sens grec), ou encore père des géomètres (Thalès lui-même). Trois d'entre eux —si ce ne sont trois hommes qui vivaient à cette époque en ces lieux et portaient ces noms, comme on le dit de Shakespeare— ont laissé le souvenir d'une œuvre écrite : Cléobule, Epiménide et Phérécyde. Aussi célèbres que ces sept-là dans l'Antiquité furent, alphabétiquement : Abaris, Aristéas, Hermotime, Musée, Onomacrite, Orphée lui-même (voir plus loin : orphisme), Zalmoxis ; j'en ometts plusieurs, volontairement ou non.

Aucun de ces dix personnages, à une exception près, n'est attique, presque tous sont "barbares" ; leurs origines géographiques, dans le même ordre : Scythie (A), Bosphore (A'), Rhodes (C), Crète (E), Ionie (H), Thrace ? (M), Athènes (O), Thrace (O'), îles Cyclades (P), Z

Dacie (Z). Un seul Athénien donc, Onomacrite, mais c'est le plus récent (autour de ~500) et il agit comme commentateur des précédents.

Tous les susnommés, quand ils sont mentionnés aujourd'hui, le sont au titre de mages ou autres, jamais de penseurs. Tous pourtant étaient porteurs d'idées qui ne sont pas moins "philosophiques" que les plus absconses abstractions des plus célèbres philosophes patentés. Quelles idées, donc ?

— le monde, tout d'abord. Le monde, tout simplement ! N'est-ce pas un tour de force que de penser et définir ce qui nous entoure, visible ou pressenti ? Une idée forte s'exprime, celle d'une dualité entre un monde des dieux (des morts) et un monde des hommes des vivants (des hommes),

— existence d'une âme en tant que distincte du corps,

— survivance de cette âme au-delà des corps qu'elles habitent,

— de l'âme comme prisonnière du corps : Platon rapporte cette conception comme "une antique tradition", le corps étant "ce fardeau où nous sommes emprisonnés comme l'huître dans sa coquille".<sup>(59)</sup> C'est également de ces... précurseurs de Présocratiques que vient la vieille affaire de paronymie *sôma-sêma* (corps ou signe/tombeau), elle aussi rapportée par Platon<sup>(60)</sup>.

— composition élémentaire du monde : un seul élément (le souffle : Hermotime) ou bien deux (air et nuit : Epiménide) ou bien trois (Onomacrite : eau, feu et terre) ?

— fonctionnement du monde : on propose, avant que Thalès ne le fasse, de remplacer les dieux par un principe premier, le Temps notamment.

En revanche, rien qui ressemble à de la logique, de la rhétorique, de la dialectique (\*). Tous ces personnages écrivent des poésies ou des théogonies ; exceptionnellement, les tout premiers "Traité de la nature", un genre littéraire qui va devenir caractéristique des Présocratiques du sixième siècle pré-chrétien, les "physiologues". Tous ces gens se situent exactement entre deux modes et (ou) les pratiquent conjointement : mode mythique, mode rationnel, soit dit très approximativement. Un passage de Cicéron à propos de l'immortalité de l'âme est très significatif : c'est Phérécyde qui l'a dit le premier, c'est Pythagore qui a développé, c'est Platon qui s'est mis en devoir de démontrer<sup>(61)</sup>. *Nota bene* : tout de même, insérer Socrate.

Au risque de choquer pas mal de spécialistes, il faut faire état ici de l'entreprise d'un helléniste inspiré, G. Colli (1917-1979) : traiter de "la sagesse grecque" de Dionysos à Critias, en onze volumes exactement. L'étonnement est double pour le profane qui tient le premier pour un dieu et qui (si profane très cultivé) connaît le second comme l'un des Trente Tyrans. Tous les personnages traités, divinités comprises, le sont en tant qu'auteurs. Ce faisant, G. Colli étend la notion de "fragment" à des passages qui impliquent indirectement ou vraisemblablement tel auteur sans nulle mention de son nom ! Enfin, tous les fragments, au sens ainsi élargi, sont renumérotés selon des critères nouveaux ; imaginez la confusion. De telles dispositions font inévitablement pièce aux vertus unificatrices de cette approche ; au reste, la vie de G. Colli ne lui a permis que de publier deux volumes et de préparer le troisième.

Voilà donc à prendre en compte — pour qui retiendra ces deux pages — une population additionnelle de penseurs que l'on pourrait désigner comme "proto-socratiques". (Laissons échapper ce mot dans un sourire, je ne suis pas habilité à créer un néologisme). Cette innovation est, à la fois, capitale et bénigne.

Capitale parce qu'elle introduit un lien ou comble le fossé entre chamanisme<sup>(62)</sup> et mystères d'une part, rationalisme d'autre part ; chacun développera à sa convenance. Bénigne ? parce que, somme toute, cela ne fait que reculer d'un siècle, du ~VI<sup>e</sup> au ~VII<sup>e</sup>, les origines présumées de la pensée grecque. D'ailleurs, la quête de ces origines ne peut guère être poussée plus loin dans le passé : au ~VIII<sup>e</sup> siècle commencent, ou plutôt se terminent, les "âges obscurs" qui s'étaient instaurés au ~XII<sup>e</sup> : pendant six siècles, les hiéroglyphes crétois et les deux "linéaires" apparemment oubliés, rien à lire<sup>(63)</sup> !

---

\* L'invention par Epiménide du célèbre sophisme du menteur fait anachronisme et, d'ailleurs, elle est douteuse (cf. *Voyage...*) On peut supposer que cet éponyme a été choisi parce que crétois et que les Crétois avaient réputation d'être voleurs et menteurs, tout comme les Français tiennent aujourd'hui les Belges pour balourds.

Néanmoins, sous l'aspect des comparaisons entre Grèce et Inde, cette révision chronologique apporte de l'eau à un certain moulin, comme nous le verrons en conclusion.

## L'orphisme

Trois idées reçues, au moins, nuisent à la compréhension de ce courant.

Tout d'abord, il s'agirait d'un archaïsme. Pas du tout ! L'orphisme est rigoureusement contemporain de la période présocratique. On ne connaît actuellement aucun texte orphique ni même de renvoi à un tel texte qui soient antérieurs à l'an ~600 alors qu'il y a abondance pour différents genres poétiques, Homère compris.

Condamnation expéditive, l'orphisme est dit "sectaire". Le spécialiste L. Brisson conteste formellement ce caractère <sup>(64)</sup>. Au demeurant, il y a secte et secte, notamment ce qu'appelle "secte" un groupe social fondé sur des bases différentes.

Et surtout, en tant qu'il relève de l'ésotérisme et de rituels, l'orphisme n'aurait rien à voir avec de la "pensée", surtout pas la noble et rationnelle pensée grecque. Ainsi, quand on a dit de l'orphisme: culte païen associant sacrifices sanglants et frénésie sexuelle, secte à mystères,... on croit avoir tout dit et l'on passe aux choses plus sérieuses. Un peu comme "la Gnose" <sup>(65)</sup>, l'orphisme ne nous apparaît aujourd'hui qu'en négatif à travers les attaques et démolitions qu'il a subies, ce dont plusieurs textes classiques se font l'écho (les *Oiseaux* d'Aristophane, le *Phédon* et la *République* de Platon). Eh bien non, il faut aussi regarder l'orphisme "en positif", il faut lire, par exemple, J. Lacarrière <sup>(66)</sup> et les textes maintenant assez accessibles dont les références sont indiquées *in fine*.

De quoi s'agit-il donc ?

Passons sur l'histoire mythologique à la base de l'orphisme car elle est aisément accessible : Orphée, Dionysos, le crime des Titans et la faute originelle que, dès lors, tous les hommes devront racheter. Disons plutôt ce qui est peu connu. L'orphisme est originaire de Thrace, aux confins nord-occidentaux de la Perse, et s'est manifesté dans le monde grec aux ~VI et ~Vèmes siècles principalement ; impossible d'être plus précis sur les dates (la supposée année d'origine ~560 tient à l'âge attribué à une statue d'Orphée, c'est donc pure anecdote). Il s'agit d'une nébuleuse de contestataires de l'ordre politique et religieux. Les orphistes et "orphéotéléstes" (le mot grec de l'époque) étaient vêtus de blanc, végétariens, soucieux de pureté corporelle, se refusaient à tout acte de mort. Si l'on ajoute que ces pratiques venaient de l'étranger, en voilà assez pour hérisser la classe établie.

Ici l'on peut parler de dualisme sans crainte d'aucune ambiguïté. L'homme primitif est tombé dans le mal mais conserve une étincelle de divin qui est son âme. La vie est expiation, la mort est la vraie naissance. La tâche de l'homme est de libérer son âme au terme de nombreuses re-naissances (qui ne sont pas des réincarnations, paraît-il). A la théogonie d'Hésiode, que l'on peut dire négentropique (l'ordre à partir du chaos), l'orphisme substitue un affrontement bien/mal qui se conclut par la victoire du premier. On professe la version grecque alors naissante, du paradigme de l'âme prisonnière du corps <sup>(67)</sup> comme exposé plus haut. De ces convictions découlent les applications capitales et indissociables que sont : possibilité d'une délivrance (on va y revenir), obligation d'assurer son salut, responsabilité individuelle, libre arbitre. Tout ceci est hénorme comme dirait Flaubert, énorme et révolutionnaire pour la pensée grecque aux alentours de l'an ~500.

La découverte en 1962 près de Salonique du plus ancien papyrus grec, le manuscrit de Derveni <sup>(68)</sup>, a sans doute réactivé les études orphiques. Il s'agit de commentaires sur des écrits anciens malheureusement cités allusivement. Ces lambeaux à demi carbonisés témoignent d'un questionnement tenace sur le commencement des choses, sur l'origine de l'être ; le verbe "venir à l'être" (γεννομαι) est très utilisé. Plusieurs options sont manifestes : il n'y a pas eu de création, la substance matérielle des choses résulte d'une agrégation de parties préexistantes (sans précision sur les limites de la divisibilité), la pensée ou l'esprit (νοος) ont précédé l'être, président au fonctionnement du monde et ont une connotation de Bien (αγαθος). Evidemment, style incantatoire oblige, on reste souvent sur sa faim mais, ça et là, stupéfaction pure :

Si les autres hommes parlent correctement lorsqu'ils disent que la Moire [les Parques] a filé pour eux le destin et qu'auront lieu tous les événements que la Moire a filés, ils le font en revanche sans savoir ni ce qu'est la "Moire", ni ce que c'est que de "filer". Car c'est la pensée qu'Orphée appela Moire. <sup>(69)</sup>

L'orphisme n'est rien moins que cela. Cet épisode si négligé de l'histoire de la pensée permet aussi de mieux "comprendre" Pythagore et peut-être Empédocle, tous deux connus comme d'acointance orphique. Pythagore, ce mage qui présidait, voilé derrière la scène, à des rites d'initiation..., un personnage de légende à tenir en dehors de l'Histoire sérieuse comme de la philosophie ? Non, parce que les phalanstères pythagoriciens pratiquaient bien d'autres activités ; c'était de véritables centres de recherche pluridisciplinaires. Pythagore a sauvé sa réputation par son triangle. Mais les deux aspects n'ont rien de contradictoire, encore moins d'exclusif. On peut avoir la bosse des maths, vénérer même les nombres au point d'en faire les principes ultimes de l'univers, et en même temps adhérer à un courant intellectuel d'origine plus ou moins orientale — surtout si l'on a voyagé, dans sa jeunesse, jusqu'en Mésopotamie, comme on le dit de Pythagore <sup>(70)</sup>. Seuls quelques spécialistes savent que les Grecs ont constitué, à partir du ~Vème siècle, une sorte de "Livre des morts grec" dont subsistent aujourd'hui une vingtaine de "Lamelles d'or" (ou d'argent) trouvées dans diverses sépultures ; les trois extraits suivants sonnent, en effet, curieusement à des oreilles éduquées au rationalisme athénien :

J'ai purgé la peine pour mes actions injustes.  
L'initié n'a plus de peine à purger.  
Tour à tour tu es mort et tu es né [...]  
C'est Bacchios lui-même qui t'a délivré. <sup>(71)</sup>

## Les Présocratiques

J'ai raconté dans un "Voyage en pays présocratique" <sup>(72)</sup> l'apparition soudaine de ces centaines de parleurs-discuteurs qui prendront nom de "philosophes". Une classe sociale nouvelle, les intellectuels. Un produit nouveau, les idées, parmi lesquelles des innovations déroutantes par rapport au contexte culturel et religieux. Un objet nouveau, le livre, d'abord roulé (volumen), plus tard en feuillets (codex), pour colporter ces idées. L'enseignement de maître à disciple institutionnalisé, bientôt formalisé en écoles pour jeunes gens et adultes. Des rencontres organisées, des dîners de travail <sup>(\*)</sup> avec démonstrations oratoires amicales mais serrées. Une explosion dont l'ampleur autorise la métaphore d'un "big bang", d'autant plus que les particules ainsi venues à l'existence gagneront les quatre coins du ciel occidental, se heurtant et s'agglomérant, pour former les constellations philosophiques d'aujourd'hui.

Cette touche de lyrisme n'est que l'un des tons que l'on peut employer pour parler de cette période. Un autre mode serait celui de l'enquête, tant il reste de choses à éclaircir, à commencer par cette particularité biologique qu'est la longévité remarquable des Présocratiques : 76 ans ! peut-être un artefact de nature paléographique, mais que cache-t-il alors ? Une fréquentation quelque peu approfondie de la littérature concernée peut même faire naître le soupçon d'une double occultation. Cette suggestion m'est personnelle mais attendez seulement qu'un romancier mette en scène un complot :

— oubli volontaire et destruction matérielle des apports issus des cités rivales d'Athènes. Ainsi l'a voulu la postérité, de manière générale, en réduisant la Grèce à son hégémonie (temporaire) politique et militaire. Une gaffe a échappé à Platon : "La philosophie [c'est le mot employé mais la traduction dit "l'amour de la science"] est plus ancienne et plus répandue en Crète et à Lacédémone [Sparte] qu'en aucun autre pays de la Grèce et c'est là qu'il y a le plus de Sophistes. [...] Ils ne permettent à aucun de leurs jeunes gens d'aller à l'étranger de peur qu'ils n'y gâtent

---

\* Le symposium moderne vient du banquet grec (*sumposion*)

l'enseignement reçu chez eux. Chez ces peuples, on voit non seulement des hommes, mais aussi des femmes qui ont la fierté de leur éducation."

— manipulation, omission, dérision, etc. des thèses présocratiques dès le ~IV<sup>e</sup> siècle dans l'œuvre d'Aristote, puis chez les Néoplatoniciens. Le christianisme n'eut plus qu'à donner sa bénédiction, tout en veillant aux réminiscences du paganisme.

Notons que l'illustre Macédonien (Aristote), étouffoir poli des Héraclite et autres, suivait en cela l'exemple de... Socrate lui-même, Socrate présocratique comme on l'a dit plus haut, Socrate sophiste et anti-Sophistes (autre vanne).

Pour les besoins du présent essai, voici deux remarques sur les lieux et les dates.

Eu égard à la délimitation géographique rigoureuse du phénomène, on peut se demander : pourquoi pas à côté ? Les recherches modernes des dernières décennies ont révélé le haut degré atteint, dans divers domaines, par les civilisations étrusque, phénicienne, thrace... pour ne citer que des contrées limitrophes. Et, presque limitrophe, car les Grecs savent traverser la mer, l'Égypte ! Pourquoi il n'y a pas eu de philosophie antique en Égypte —sauf démonstration contraire— est un mystère aussi colossal que les pyramides.

Le big bang présocratique, au sens conventionnel de cette épithète, est tout aussi rigoureusement délimité dans le temps : les deux siècles ~VI et ~V, c'est-à-dire le cœur de la période axiale de Jaspers. Je viens de proposer d'ajouter un siècle, le ~VII<sup>e</sup>. Inversement, le même Jaspers, dans un ouvrage de 1957 <sup>(73)</sup> qui ne mentionne aucune période axiale, assigne formellement à celle-ci une date initiale tardive : il n'y aurait rien que d'anecdotique avant Héraclite et Parménide, ces deux auteurs ayant fourni les premiers écrits proprement philosophiques. Autrement dit : première moitié du ~V<sup>e</sup> siècle ? Je me permets de ne pas être d'accord —et Jaspers non plus puisqu'il dit également (dans cet ouvrage) qu'Anaximandre, un siècle plus tôt, "a transformé, bouleversé la pensée".

A la mort de Socrate (~399), toutes les notions étaient en place, la pensée prenait une nouvelle tournure. Mais Jaspers envisage aussi, lui-même, une période axiale étendue : "d'Homère à Archimède". Cela fait beaucoup, cela couvre toute une succession d'étapes. Homère, dont l'existence présumée s'est déroulée autour du ~VIII<sup>e</sup> siècle, est un poète —ce qui ne l'empêche nullement d'évoquer des choses "profondes". Quant à Archimède (~287-212), ce fut un technicien de génie, pas un philosophe. Plus rigoureusement, les ~VI et V<sup>e</sup> siècles, augmentés de ce que l'on voudra du ~VII<sup>e</sup>, sont... "nécessaires et suffisants" pour asseoir, et magnifiquement, une période axiale. Ceci posé, il reste à examiner la genèse même du phénomène : autochtone ou d'inspiration extérieure ?

## "Influences orientales"

La Grèce est-elle redevable à l'Inde ? On l'a envisagé dès la découverte, en Europe, d'une pensée indienne. La supposition est certes désobligeante pour les Occidentalistes fervents. Curieusement, il est bien admis que les dieux grecs sont venus d'un peu partout (Hermès d'Égypte, Héphaïstos d'Etrurie, Apollon et Dionysos du nord, tout le panthéon pratiquement) mais on exclut généralement qu'il puisse en être de même des idées. La pensée grecque, songez donc ! La Grèce était étanche, elle se doit tout à elle-même, et à elle nous devons tout...

C'est le vieux débat des contacts intellectuels entre Grecs et Orientaux, l'anecdote du gymnosophe qu'a rencontré Socrate, etc. Le travail souvent cité de W. Koster <sup>(74)</sup>, en réduisant la question au cadre des dialogues de Platon, ne la résout nullement, bien au contraire. Pour cet auteur, la mention de Zarathushtra dans *L'Alcibiade* n'est que la preuve que ce dialogue n'est pas de Platon. Et toc ! En fait, Koster laisse la porte résolument ouverte :

Si Platon a subi des influences venues d'Asie, il les a subies comme tous ses compatriotes, en ce sens que, dès les temps les plus reculés, la civilisation grecque en son ensemble a été influencée à un certain degré par l'Orient.

L'orphisme, tel qu'ici reconsidéré, repose avec acuité le problème des relations entre Grèce et Inde antiques. En effet, l'idée de salut-délivrance repose, dans les deux cas, sur des postulats identiques, à savoir :

- l'existence de quelque chose comme une âme individuelle (n'en déplaie au bouddhisme : voir le chapitre approprié),
- la permanence de cette âme à travers les existences corporelles individuelles (même remarque),
- la durabilité et l'autonomie des actions au-delà de l'acte accompli,
- la polarité morale des actions : bonnes ou mauvaises,
- une dualité de mondes ou d'états du monde.

De telles options ne sont-elles pas parfaitement "philosophiques" ? Par ailleurs, le degré de coïncidence ne défie-t-il pas le hasard ? On peut toujours en douter, comme l'atteste la citation suivante :

Selon toute probabilité, il n'y eut jamais véritablement contact entre l'orphisme et les religions de l'Inde ancienne ; la rencontre est d'autant plus saisissante entre ces deux univers, touchant leur conception du salut : avant-goût de la délivrance dès cette vie par la pratique de l'ascèse, attente patiente de l'heure de la mort, évasion définitive hors du cycle des réincarnations. <sup>(75)</sup>

(Le lecteur se fera son opinion selon ce qu'il attend d'une "probabilité" et ce qu'il considère comme un "contact véritable".)

Remarquons que cette notion de salut-délivrance est un produit très remarquable de la pensée antique. Il n'apparaît pas en d'autres lieux que les deux évoqués ci-dessus et, pour ce qui est du site grec, il y est très fugace : l'orphisme, "point" (point typographique) ; les philosophes grecs postérieurs fouetteront d'autres chats, les Chinois de même. En revanche, la théorie reflourira en Occident, peu de siècles après, dans les Gnozes et, bien sûr, dans le christianisme.

Autre chose. Notre présentation de la période axiale dans les deux contrées fait apparaître une différence : il n'y a pas de *Veda* grec. Pas de lente maturation ni de philosophie latente comme on peut le dire à propos de l'Inde (comme de la Chine). En deux mots, si la gestation du rationnel a duré un millénaire ou plus en Inde, elle n'a couvert qu'un siècle en Grèce : le ~VII<sup>ème</sup>. La soudaineté du phénomène en Grèce appuierait l'hypothèse d'un apport extérieur sous la forme d'une importation culturelle réalisée à la faveur de données politiques conjoncturelles ; en ce cas, l'origine d'un tel apport doit être supposée indienne, à défaut d'autres attestations.

L'autre point de vue est celui de deux phénomènes indépendants. C'était celui de Jaspers, il est explicité par J. Filiozat dans les termes suivants :

Certains crurent que la philosophie de l'Occident antique dérivait de l'Inde. En fait, les similitudes font surtout apparaître des développements analogues à partir des mêmes données d'observation naturelle traitées avec les mêmes moyens rationnels. <sup>(76)</sup>

Une telle situation est reconnue comme monnaie courante dans l'histoire des sciences. Ainsi les physiciens soviétiques, au fil du XIX<sup>ème</sup> siècle, ont-ils fait les mêmes découvertes et élaboré les mêmes théories que leurs collègues occidentaux (voire un peu avant eux), les uns et les autres étant séparés par un rideau de fer <sup>(77)</sup>. Pourquoi ne pourrait-il en être de même des idées dites philosophiques ?

Quoi qu'il en soit de cette éventuelle influence orientale, elle n'exclut nullement un déterminisme plus ouvert, en pratique un "concours de circonstances". Dans mon petit ouvrage précédent, je propose une causalité multiple. Dans sa foisonnante "Vie quotidienne des colons grecs" <sup>(78)</sup>, P. Faure expose comment les marchands grecs établis dans le delta du Nil ont supplanté les Phéniciens dans le commerce du précieux papyrus égyptien : "Dernier avantage [après les aspects économiques, mais premier avantage pour notre propos] : le papier bon marché transforme une littérature jusque-là orale en littérature écrite." Le même auteur ajoute, à propos du site commercial concerné : "Naukratis devient un comptoir de Milet au milieu de VII<sup>e</sup> siècle". Et voici la boucle bouclée car Milet, au sud de l'Ionie, une capitale marchande et intellectuelle de l'époque, berceau d'Héraclite, Milet se trouve géographiquement aux confins (litigieux et disputés) de l'empire perse, lequel s'étend alors jusqu'à l'Inde...

## EN CHINE

Que se passait-il en Chine pendant ce temps-là ? Dans la squelettique présentation de sa géniale idée, Jaspers dit un mot de cette contrée, un mot seulement, et ce mot est : "Confucius". Il y a un peu plus à dire. Commençons par le climat socioculturel, qui est alléchant :

Les transformations de la société et du pouvoir politique qui sont intervenues à partir du VI<sup>e</sup> siècle coïncident avec l'apparition d'un nouvel esprit plus positif. Dans les relations entre royaumes, les considérations morales et religieuses cèdent le pas à l'analyse des rapports de force. L'influence des grands marchands se manifeste par l'intérêt croissant pour les questions économiques. D'autre part, les joutes oratoires auxquelles donnent lieu les entrevues diplomatiques favorisent le développement d'une rhétorique. Mais surtout, des courants de pensée et des écoles indépendantes prennent naissance dans le milieu des clientèles princières. Agriculture, stratégie, diplomatie, sophistique et dialectique, recettes de sagesse et de longue vie, art du gouvernement, toutes les branches du savoir sont ainsi représentées par ces écoles ; les écrits qui subsistent n'en traduisent qu'imparfaitement le foisonnement. [...] Confucius se situe à une époque où la noblesse est déjà sur son déclin et sur le point de perdre sa prééminence politique. (79)

Pour ces Chinois nouveaux, plusieurs textes déjà qui remontent à l'extrême fin du millénaire précédent font référence, notamment les trois appelés "classiques" que Confucius révisera (on ne sait trop dans quelle mesure) et contribuera à diffuser : les *Odes* ou *Poèmes*, l'*Histoire* ou les *Documents*, et bien sûr les *Mutations* (*Yi-king*).

L'Occidental moyennement cultivé connaît deux autres noms de vieux sages chinois, ceux de Lao-Tseu et de Tchouang-Tseu. Le premier, dont les sentences elliptiques font toujours florès, tend à perdre des points sur la bourse des idées depuis que l'on sait que son œuvre écrite putative, le *Tao tō king* ou *Daode jing* ou *Laozi*, doit être rajeunie d'un bon siècle — situation pourtant courante dans les littératures antiques. Tchouang-Tseu, plus tardif de deux siècles, reste le moins célèbre des trois.

Bien entendu, nous allons voir qu'il ne faut pas s'en tenir à ce nombre. Auparavant, rappelons la chronologie de ces trois grands telle qu'à peu près retenue aujourd'hui : Confucius de part et d'autre de l'an ~500, les deux autres remplissant le ~IV<sup>e</sup>me siècle ; la rencontre Confucius-Lao Tseu est purement fictive, ce sont leurs courants qui se sont croisés et n'ont cessé, par la suite, de se quitter et se rejoindre. Confucianisme et taoïsme..., confucianisme contre taoïsme, nous éviterons cette présentation réductrice.

L'histoire de la pensée et l'histoire de la Chine ont voulu que Confucius constitue aujourd'hui l'archétype, le monument, le point de repère obligés. Simplification encore ! Rappelons avant tout que maître Kong, qualifié de "Fou-Tseu" (vénérable maître) et latinisé comme on sait, a été le premier à dire qu'il n'était pas le premier : "je transmets, je n'invente pas" (\*). A l'instar de nombre des sages rencontrés depuis le début de cet essai, Confucius se réfère souvent aux "Anciens". Rappelons donc le contexte en reproduisant les termes du spécialiste contemporain Yu Ying-shih (80) :

---

\* Caprice d'auteur... S'agissant de Confucius, on ne se souciera pas de répétitions possibles avec le *Jardin de philosophie sauvage* et l'on renvoie à cet ouvrage pour les références des citations, ainsi que pour une biographie et une bibliographie sommaires.

Une pensée synthétique et holistique plutôt qu'individualiste et analytique,  
[...] vivre en harmonie avec l'univers entier,  
[...] sans vraiment chercher à conquérir la nature,  
[...] devoirs et droits comme les deux faces d'une même pièce,  
[...] moi individuel non conçu comme séparément du groupe,  
[...] pas de distinction entre corps et âme.

Autre manière d'accéder au contexte : s'imbiber de Lao Tseu et de *tao* ou *dao*. Attention aux malentendus, le taoïsme est également présenté comme postérieur, mais alors en tant qu'école <sup>(81)</sup>. Le *tao*, principe de l'univers et voie pour l'approcher, est vieux comme la Chine.

Il faut aussi caractériser le contexte politique, à savoir : une royauté déclinante avec les doutes que cela peut faire naître dans toutes les couches de société. Confucius, c'est encore les "Printemps et automnes", après lui ce seront les "Royaumes combattants".

Confucius fait suite, même si ce n'est pas immédiatement, à l'ère du chamanisme que décrit, part exemple, A. Tao <sup>(82)</sup>. Les chamanes étaient les intermédiaires du divin. Maître Kong ne se soucie plus des dieux ni même de la mort : "Tant que l'on ne sait pas ce qu'est la vie, comment peut-on savoir ce qu'est la mort ?" Comme ailleurs pendant la période axiale, l'heure de la raison a sonné.

Cette raison, Confucius l'applique essentiellement à l'homme en tant qu'être social ; pas du tout à la nature ou au fonctionnement de l'univers. Ce sont d'autres que maître Kong qui traitent des cinq éléments et codifient leurs équivalences et mutations. Quant à ce qui s'appellera métaphysique, ce n'est pas non plus son bol de thé. Gageons même que Confucius se défend de pratiquer quelque chose comme (en sa langue) la philosophie. Il adhère à la doctrine du non-agir, à celle aussi d'une "voie moyenne", sans jamais les justifier ni commenter. Il lui reste bien assez de grain à moudre, d'autant plus que la morale déborde, avec lui, sur la connaissance et le langage. A nouveau, le procédé d'un "encadré" (page suivante) pour illustrer cela, trop schématiquement, certes.

Est alors introduite explicitement une donnée qui agitera la pensée chinoise pendant les 2-3 siècles suivants : pour Confucius, l'homme est fondamentalement bon ; en outre il demeure, perfectible. Une "maxime" <sup>(83)</sup> dit "Les hommes ont en eux-mêmes ces quatre principes [*ren*, équité, respect d'autrui, sagesse] de manière fondamentale et originelle, comme ils ont quatre membres". En revanche, grande ambiguïté (sauf erreur de ma part) sur l'égalité entre les hommes et la primauté de la vertu personnelle sur la naissance ; certains propos sont on ne peut plus élitistes, discriminatoires <sup>(84)</sup> et ceci pourrait expliquer la vigueur des contestations dès le siècle de Confucius. Le débat que les intellectuels modernes appellent "nature et culture" n'en est pas moins lancé et, d'emblée, maître Kong propose une solution que nombre desdits intellectuels négligent :

La culture est tout aussi importante que la nature, de même que la nature n'est pas moins importante que la culture : une fois le poil raclé, la peau d'un tigre ou d'un léopard ne vaut pas plus qu'une peau de chien ou de mouton. <sup>(85)</sup>

Maître Kong parle volontiers de lui, se donnant indifféremment comme modèle ou contre-modèle, livrant son expérience personnelle à ses disciples. "Mon étude est modeste mais ma visée est haute" <sup>(86)</sup>. Qui auparavant aurait rapproché dans une même proposition l'objectif et l'approche, le pensé et le penseur ? Ceci joint à toutes les recommandations sur la mansuétude envers autrui et l'exigence envers soi-même, c'est, tout simplement, la découverte du moi, de l'introspection.

Ironie, ce révolutionnaire est un conservateur ou, si vous préférez, ce conservateur innove : en rompant avec l'ésotérisme, en donnant la primauté à la raison, en faisant école, même s'il élude souvent l'argumentation.

Maître Kong s'est éteint, dit-on, en l'an ~ 479. La mission qu'il s'était donnée explicitement ou bien qu'on lui a prêtée (les deux formes se trouvent dans les textes) était "d'éveiller le monde comme un gong". Il semble avoir réussi car, de son vivant, beaucoup de gens se sont réveillés, d'accord ou pas, et le l'écho du gong ne s'est jamais éteint par la suite. On peut sans doute raconter l'histoire de la Chine intellectuelle, religieuse et politique comme une suite d'oublis, de rejets et de

reviviscences du confucianisme, une succession de néo-confucianismes jusqu'à un néo-confucianisme actuel paraît-il très affirmé.

Pour s'en tenir à la période axiale chinoise, il est difficile de lui assigner une fin car les cogitations vont se poursuivre et se relayer sans interruption jusqu'à l'avènement du Premier Empereur en ~221. Oui, celui de l'armée enterrée, celui aussi qui a fait brûler tous les livres à l'exception du *Han fei* de son conseiller du même nom, le fondateur de l'Ecole des Légistes. Une autre tournure est alors donnée à la pensée, on le devine : des rites aux lois, de la vertu à la force (pour faire court). Jusqu'à ce Premier Empereur, cependant, la considération des dates et des références ou allusions mutuelles entre auteurs fait apparaître comme un peloton de penseurs, de Confucius en tête à Tchouang Tseu qui s'éteint vers ~300 et quelques autres jusque vers ~250. L'un des coureurs, Mencius, a noté ceci : "Qui s'enfuit de chez Mo-ti, le sectateur de l'amour universel, ne manquera pas de se réfugier chez Yang Tchou, doctrinaire de l'égoïsme intégral." (<sup>87</sup>). Il y a une anecdote un peu analogue, dans une Sutra, à propos de Bouddha et de Jaïna.

### Confucius : options majeures dans les *Entretiens*

**"Humanité"** (au sens de vertu humaine, non à celui de population)

*(La langue française manque ici d'un mot comme "humanité", en l'absence duquel on emploie aussi un ambigu "humanisme". Confucius l'appelle ren et, selon A. Cheng (<sup>88</sup>), "c'est sa grande idée neuve, la cristallisation de son pari sur l'homme. [...] Dans ce caractère chinois composé du radical "homme" et du signe "deux", on peut voir l'homme qui ne devient humain que dans sa relation à autrui".*

- Qu'est-ce que le *ren* ? C'est aimer les hommes. Et la sagesse ? C'est connaître les hommes. (XII, 22)
- Entre les quatre mers, tous les hommes sont frères. (XII, 5)
- Y a-t-il un mot qui puisse guider l'action toute vie durant ? —"Mansuétude", n'est-ce pas le maître mot ? Ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse, ne l'inflige pas aux autres. (XV, 23)
- Pratiquer cinq choses sous le ciel, voilà le *ren*. Quelles sont-elles ? Déférence, grandeur d'âme, honnêteté, diligence et générosité. (XVII, 6)
- L'homme de bien exige tout de lui-même, l'homme de peu attend tout des autres. (XV, 20)

#### Le langage

- Qui ne connaît la valeur des mots ne saurait connaître les hommes. (XX, 3)
- [Le disciple Zilu] A supposer que le prince Wei compte sur vous pour l'aider à gouverner, que feriez-vous en tout premier lieu ? [Le maître] Une rectification des noms, sans doute. (XIII, 3)
- Le langage n'a d'autre fonction que de communiquer. (XV, 40)

*(Bien noter cette dernière prise de position ! Le Verbe désacralisé, le langage instrumentalisé...*

#### La connaissance

- Savoir qu'on sait quand on sait et savoir qu'on ne sait pas quand on ne sait pas, c'est là la vraie connaissance. (II, 27)
- Il y a bien ceux qui, sans posséder le savoir, agissent à tort et à travers : je n'en suis pas. Il me faut écouter beaucoup pour en adopter la meilleure part, voir beaucoup pour en prendre bonne note : c'est là le second degré de la connaissance. (VII, 27)

#### Valeurs sociales : les rites, le prince, la famille

- Les rites établis par les fondateurs de notre dynastie Zhou [de l'Est, ~VIII<sup>ème</sup> siècle) s'inspiraient de ceux des deux dynasties précédentes : Xia et Shang [second millénaire av. J.-C.]. Quelle noblesse, quelle perfection ! C'est à eux que j'adhère pleinement. (III, 14)
  - L'homme de *ren* est celui qui fait effort sur lui-même [autre trad. : qui vainc son ego] pour revenir au rituel. [...] N'est-ce pas de soi-même et non des autres qu'il faut attendre l'accomplissement ? (XII, 1)
- (En prime ici, la responsabilité individuelle, le libre arbitre)*
- Que le souverain agisse en souverain, le ministre en ministre, le père en père et le fils en fils. (XII, 11)

#### Pas seulement des maximes de vieux sage

L'œuvre compose un système au sens le plus moderne qui soit, celui de la systémique ! Un lot de principes communs (ci-dessus et dans le texte) s'applique à un édifice de niveaux hiérarchiques ; nommément, en suivant le découpage d'un chapitre du *Li Ki* (<sup>89</sup>) : conscience individuelle, famille, royaume, ordre universel.

Cette conception revient à rallonger d'un bon siècle la période axiale chinoise, mais peu importe, le propos étant de repérer les idées, ce qui va être fait maintenant. Les dates de chaque penseur étant rappelées, le lecteur sera libre de juger de la cohésion chronologique.

Mo Tseu (ou *Mo-tsu*, *Mo-zi*, *Moti*, *Modi*, *Micius*, ~479-390) est né, en principe, l'année de la mort de Confucius. Drôle de bonhomme : anarchiste et philanthrope, chef de bande armée, il pousse effectivement la compassion et la mansuétude confucéennes jusqu'à l'amour universel. De plus, il recherche et trouve des fondements rationnels objectifs à la morale du maître, ceci en assimilant le bien à l'intérêt général. "Traiter autrui comme on voudrait qu'il vous traite", il y a à cela une base proprement psychologique, neurologique même au sens où les spécialistes modernes parlent respectivement de l'image d'autrui et des neurones miroirs. A lire Mo Tseu, on conçoit qu'une sorte de commutateur —sans rien de tel, bien sûr, dans le texte—, nous fait "assimiler" autrui à son soi ou bien l'en "distinguer" ; ces deux mots-là, oui, sont de Mo Tseu, à la traduction près. Or, dit-il, la première attitude est favorable à l'intérêt général, la seconde lui est contraire. Voici quelques mots qui pèsent très lourd :

La distinction est négative. [...] Changeons la distinction en assimilation.  
[...] L'assimilation est positive." (<sup>90</sup>).

Au demeurant, Mo Tseu s'oppose au maître sur tout le reste, notamment son traditionalisme. Ainsi premier contestataire notoire de Confucius, c'est aussi le fondateur présumé de la logique chinoise, premier peut-être à substituer à l'analogie la causalité linéaire. Cela aussi pèse des tonnes.

Apparaît alors une "Ecole des noms" (*Mingyia* ou *Ming Kia*) sous la conduite de Houei Tseu (ou Houei Che, Hui-shi, Huizi, ~375-305). Elle traite de la réalité respective des mots et des choses, examine la légitimité des catégories et des universels, rapproche affirmation et négation, proscriit l'accolement d'un prédicat à un sujet. Cela a donné les paradigmes du genre "Un cheval blanc n'est pas un cheval" ou "Tuer un brigand n'est pas tuer un homme". A la même époque exactement en Grèce, l'Ecole de Mégare faisait exactement de même, ironisait sur "la chevalité" (!), et quinze siècles plus tard en Europe occidentale, c'était le nominalisme et la querelle des universaux. Mille excuses, vraiment, pour ces rapprochements incongrus (<sup>91</sup>) Shocking ! Houei Tseu lui-même, dont l'œuvre est perdue, est donné comme interlocuteur fréquent de Tchouang Tseu et tous deux sont dits soit amis, soit ennemis ; il faut dire sans doute : ennemis intimes. Le second a préservé dans son ouvrage, qui a été conservé (<sup>92</sup>), une liste des paradoxes du premier et il conclut ledit ouvrage par une brève oraison funèbre de son collègue : "cinq charrettes d'ouvrages... mais un vain travail de moustique..., il s'est éparpillé..., voulait courir plus vite que son ombre, quel dommage !"

Nous en arrivons à Meng Tseu (ou Meng-tsi, Menzi, ~375-289), célèbre sous le nom, latinisé lui aussi, de Mencius. C'est un fidèle de Confucius, épigone au quatrième degré, qui reprend les idées du maître mais a gagné l'autonomie dans la postérité avec une "Ecole des rites". L'un des thèmes, à savoir que l'homme est naturellement bon, est repris et argumenté : "La voie de la vertu est près de nous, c'est la loi naturelle qui est gravée dans nos cœurs" (<sup>93</sup>). Le cœur en question est le *xin*, distinct des sens et siège de la pensée ; des traducteurs écrivent : cœur-esprit. C'est sans doute Mencius qui lance la métaphore de l'eau, morceau désormais obligé pour quelques siècles :

— La nature est semblable à une eau tourbillonnante, disait maître Gao, si on la dirige vers l'Est, elle coulera vers l'Est, si on lui ouvre un passage vers l'Ouest elle s'écoulera vers l'Ouest. La nature humaine est indifférente au bien ou au mal comme l'eau l'est à l'Est ou à l'Ouest.

— Certes, l'eau ne fait pas de différence entre l'Est et l'Ouest, rétorqua Mencius, mais en est-il de même du haut et du bas ? La nature humaine va au bien comme l'eau coule vers le bas. Il n'est d'être humain qui n'ait en lui la bonté, comme il n'est d'eau qui ne descende. Certes, même l'eau, en la frappant, vous pourriez vous éclabousser plus haut que le front ; en l'obstruant et la canalisant, on lui ferait gravir une montagne. Mais serait-ce dans la nature de l'eau ? [...] On peut conduire l'homme au mal mais de façon analogue, en faisant violence à sa nature. (<sup>94</sup>)

Pour les besoins du présent essai, je propose froidement de faire l'impasse sur Lao Tseu car nous n'avons pas tant besoin ici d'aphorismes —et ceux-là sont de plus célèbres— que d'idées-repères non équivoques. *Tao* pour *tao*, mieux vaut se référer à Tchouang Tseu qui, lui, expose, raisonne, développe, ouvre la porte à la réfutation dans toute la mesure où ses écrits pratiquent le dialogue. Tchouang Tseu se présente, enfin, non comme un inspiré mais comme un individu qui cherche et qui doute.

### **Tchouang Tseu : choix de thèmes** (trad. La Pléiade<sup>95</sup> sauf autre indication)

#### **De la connaissance**

- Distinguer l'action du ciel d'avec l'action de l'homme, voilà le sommet de la connaissance. Connaître l'action du ciel, c'est constater ce que chacun de nous possède par nature. Connaître l'action de l'homme, c'est essayer de préserver ce que son intelligence ne peut connaître par ce qu'elle connaît. [...] Mais toute connaissance doit se conformer à quelque chose pour être vraie et ce quelque chose ne peut pas être déterminé par la connaissance. Ainsi, comment peut-on savoir que ce que j'appelle le ciel n'est pas l'homme et [inversement] ? (VI)
- Bien que l'intelligence de l'homme ne pénètre qu'une parcelle de la vérité totale, c'est par ce qu'elle ne pénètre pas que l'homme peut comprendre ce qu'est le ciel. (XXIV)
- [Chacun] respecte ce que son intelligence connaît mais personne ne s'aperçoit que ce qu'il connaît repose sur ce que son intelligence ne peut connaître. N'est-ce pas là le grand doute ? Assez ! assez ! On n'y échappe pas ! Où est la vérité ? (XXV)

#### **Limites, illusion du langage**

- C'est de la parole que viennent toutes les distinctions établies par l'homme. (II)
- Si la parole suffisait, il suffirait de parler du Tao [toute une journée] pour le saisir. (XXV)
- Le Tao explicité n'est plus le Tao. Le raisonnement discursif n'atteint plus la vérité. (II)

#### **Prendre ses distances avec le moi**

- Kouan Yin disait : Ne vous attachez pas à votre moi, les choses apparaîtront telles qu'elles sont. (XXXIII)
- D'ailleurs, le moi ne représente qu'un sentiment relatif. Ainsi, comment pouvoir comprendre que mon moi est vraiment moi ? (VI)

#### **Affirmation/négation, principe d'identité**

Tel est quasiment l'objet de tout le chapitre II, "Sur l'égalité des choses" (<sup>96</sup>)

- S'il n'y a [rien] d'autre que moi, il n'y a pas de moi. Mais s'il n'y a pas de moi, rien ne se laisse saisir."
- Adopter l'affirmation, c'est adopter la négation et [réciproquement]
- Comment la parole s'est-elle obscurcie au point qu'il doive y avoir une distinction entre l'affirmation et la négation ?"

#### **Sujet/objet**

- Puisque l'univers est un, comment peut-on en parler ?" (II)
- Il n'y a rien d'objectif, n'y a rien de subjectif. L'objectif émane du subjectif, le subjectif de l'objectif." (Aphorismes)
- Tantôt il y a l'être, tantôt le y a le néant." (II)

#### **Le problème du commencement**

*Quand Parménide disait, un siècle plus tôt : L'être est, le non-être n'est pas...*

- S'il y a existence, il y a aussi non-existence et un temps avant le néant". (in Aphorismes)

#### **... et hors catégorie car de portée immense**

- Le Dao [ici : la Voie] se réalise à mesure que nous y cheminons. Les choses deviennent ce qu'elles sont à mesure que nous les disons telles. (II, 33 in A. Cheng : *Hist. pensée chinoise*)

Tchouang Tseu (ou Zhuangzi, ~360-300) a laissé beaucoup plus que le petit recueil de sentences ou poèmes largement édité<sup>(97)</sup>, beaucoup plus que le rêve maintenant éculé du papillon. Dans la typographie de La Pléiade, le *Tchouang Tseu* (ou *Zhuangzi*) comporte près de 300 pages dûment remplies, outre 40 pages de notes<sup>(98)</sup> —et c'est un bonheur de lecture, comme si la philosophie n'était pas fatalement rébarbative par essence et quintessence !

Toujours tapi pour mettre en défaut la logique quotidienne et les expédients du langage, il semble également obsédé par ce qui est généralement traduit par "la relativité" des choses et celle des opinions. Ne pas s'y tromper ! cela mène beaucoup plus loin que la sagesse populaire d'un "tout est relatif". Pour parler chic : cette posture est rigoureusement épistémologique. Elle s'en prend à l'impossibilité pour l'homme pensant de considérer quoi que ce soit sans son complément, son reflet, son antagoniste. C'est sous cet aspect qu'il faut comprendre l'apologue du papillon<sup>(99)</sup>. En termes logiques, c'est l'attaque permanente de ce qui s'appellera principes d'identité et de tiers exclu<sup>(100)</sup>. Un passage aussi court que précieux parle, à propos d'affirmation et négation de "validité ambivalente"<sup>(101)</sup> ; une autre formule est, en revanche courante chez Tchouang Tseu : "C'est cela et ce n'est pas cela. Ces mots ne valent-ils pas leur pesant de bouddhisme et leur contrepoids d'aristotélisme ? Et ce n'est pas l'affaire de quelques mots tombés par hasard mais l'expression d'une conviction profondément chinoise, paraît-il : "L'identité, partant la contradiction, n'a pas pour les Chinois la valeur d'un principe d'exclusion. [...] Chaque chose est autre chose, et même autres choses"<sup>(102)</sup>.

Avant de quitter Tchouang Tseu, il resterait à établir quelles fonctions il assigne au *tao*. Du point de vue logique, plus précisément systémique, le *tao* est-il interne ou externe au système ? Du point de vue métaphysique, le *tao* est-il immanent ou transcendant ? —et cette fois, pas le droit de répondre "les deux". Peut-être un spécialiste l'a-t-il dit.

Qui a dit, le premier, "Connais-toi toi-même" ? (...) Perdu ! c'est le général Souen Tseu (ou Sun Zi) au VI<sup>ème</sup> siècle avant l'ère chrétienne, naturellement dans un opuscule didactique intitulé "Art de la guerre"<sup>(103)</sup>. Les spécialistes de la pensée chinoise l'ignorent ou le mentionnent incidemment car ce n'était qu'un militaire —au demeurant fort sympathique puisqu'il il décline, en polémologie et en politique, le *tao*, le yin-yang et l'amour universel ! Le Machiavel européen, deux millénaires après, tenu lui pour philosophe, ne montre pas cette hauteur de vue. Plus oublié encore, Teng Si, mort vers ~500, un des premiers maîtres de rhétorique par nécessité, car il fallait apprendre aux plaignants et aux accusés comment se défendre en justice : ainsi firent les premiers sophistes dans la Sicile grecque lors de la mise en place d'une l'institution juridique... au même siècle<sup>(104)</sup>. Et Yang Tchou (ou Yang Zhu, ~IV<sup>ème</sup> s.), individualiste, hédoniste qui argumente sur "la joie suprême du présent" ? La postérité en a fait un paillard, comme elle l'a fait d'Epicure.

Mentionner ces quasi-inconnus amène à évoquer tous les penseurs... dont on ne peut parler. Comme en Inde et comme en Grèce, tous ces auteurs fantomatiques dont l'œuvre écrite est perdue mais dont l'existence et l'enseignement sont attestés par des mentions ou des argumentations dans des ouvrages conservés comme ceux de Tchouang Tseu ou de Lie Tseu<sup>(105)</sup>.

Mais il nous il nous faut mordre maintenant, comme annoncé, sur le troisième siècle.

Il y a un Gongsum Long (ou Kong-souen Ling, ~320-250). Dialecticien, sophiste, grand maître ès paradoxes, spécialiste du cheval blanc et des universaux, il clôt l'Ecole des noms. En Chine comme en Grèce, il est de ces logiciens que l'on traite de "sophistes" (quel est le mot chinois ?) quand ils poussent les mots au bord de l'absurde, quand leur argumentation devient imparable et horripilante. Pourtant, c'est en jouant courageusement avec le feu qu'ils montrent les dangers du feu, en l'occurrence des représentations et des structures mentales. On peut certainement faire confiance au spécialiste moderne Fong Yeou-lan<sup>(106)</sup> quand il dit que la philosophie chinoise distingue entre "ce qui est à l'intérieur des formes et des figures" et ce qui est au-delà. Or c'est à Gongsum Long et ses collègues que remonte cette distinction. Je m'autorise pourtant à faire l'impasse car ce chapitre de la pensée chinoise est relativement moins ignoré en Occident que beaucoup d'autres, sans doute parce que nombre de logiciens, épistémologistes et linguistes occidentaux se sont reconnus là, sans trop l'avouer ou se l'avouer ; se sont reconnus..., et pour cause, répétons-le : la similitude des procédés est hallucinante.

Sur un certain Xun Zi (~320-235) si peu connu dans nos chaumières, ce sera, par contre, beaucoup plus long.

## Qui connaît Xun Zi ?

Son système, dans l'ordre du texte, tel qu'extrait du *Xunzi*<sup>(107)</sup>

Faire clairement la part entre ce qui relève du ciel et ce qui relève de l'homme, cela est d'un homme véritable. [...] L'homme n'a pas à entrer en compétition avec le ciel. (XVII)

Le ciel a ses saisons, la terre a ses richesses, l'homme a son organisation. C'est [...] une triade. (XVII)

L'eau et le feu possèdent l'énergie mais non point la vie, l'herbe et le bois possèdent la vie mais pas la conscience, les oiseaux et les animaux ont la conscience mais n'ont point le sens du devoir. Or l'homme a l'énergie, il a la vie, il a la conscience à quoi s'ajoute le sens du devoir, c'est pourquoi il est le plus noble de tout ce qui est sous le Ciel. Sa force est moindre que celle du buffle et sa vitesse moindre que celle du cheval et pourtant il se sert du buffle et du cheval. Comment cela se fait-il ? C'est que l'homme est capable de se constituer en société, ce dont les autres ne sont point capables. (IX)

Qu'appelle-t-on "juste milieu" ? Ce sont les rites et l'équité des devoirs rituels. La Voie, en effet, n'est ni la voie du ciel, ni la voie de la terre, elle est à proprement parler la voie de l'homme, elle est la voie que suit l'homme accompli. La raison pour laquelle l'homme accompli est appelé sage, ce n'est pas qu'il soit capable de faire tout ce que font les gens capables ; la raison pour laquelle on l'appelle intelligent [... *puis de même pour : le discernement, la faculté d'observation*] : il a des limites. (VIII)

*(Toutes les citations suivantes proviennent du chapitre XIX "Des rites").*

Les hommes naissent avec des désirs. Ces désirs étant insatisfaits, il ne peut pas ne pas y avoir d'exigences. Ces exigences étant sans retenue, sans mesure, sans partage et sans limites, il ne peut pas y avoir de conflits. Or les conflits engendrent le désordre et celui-ci la misère. Les anciens rois, par aversion pour un tel désordre, créèrent les rites.

Qui a compris que les rites, l'équité des devoirs rituels, la culture, l'entente du sens profond des choses sont autant de moyens de développer en nous ce qui est naturel ? [...] Si l'homme recherche [de cette manière] l'unité, il gagnera dans les deux domaines, tandis que s'il la recherche à travers les élan naturels, il sera perdant des deux côtés.

Les rites empruntent la voie médiane.

L'expression la plus complète des rites conjugue les deux aspects émotionnel et culturel

Les rites indiquent quand il convient d'amplifier et quand il convient de simplifier. [...] Ils abrègent ce qui est trop long et allongent ce qui est trop court

Rendre hommage aux origines, cela s'appelle la culture ; faire place à l'usage quotidien, cela s'appelle aller dans le sens des choses ; l'équilibre entre les deux constitue l'accomplissement de la culture rituelle grâce à quoi l'on revient à l'antique unité.

Le naturel est racine, commencement, bois brut, alors que ce qui est élaboré est culture, sens profond des choses, élévation, enrichissement. Si le naturel n'est pas là, il n'y a rien à élaborer, mais sans être élaboré le naturel ne saurait briller de lui-même. Leur réunion fait la gloire du sage et c'est par elle que peut être menée à bien l'unification du monde. J'affirme donc que la réunion du ciel et de la terre donc naissance aux dix mille êtres, que le répons du yin et du yang est le moteur de toutes les transformations et évolutions et que la combinaison de la nature avec la culture permet à ce qui est sous le ciel d'être en ordre. La céleste nature peut donner naissance à toute chose mais non les organiser, la terre peut porter les humains mais non les gouverner, les dix mille êtres qui sont entre les deux assurent la vie de l'humanité mais ils attendent que le sage les répartisse.

Xun Zi ou Hsun Ching ou Yun jing, sans rien à voir avec le Sun Zi de tout à l'heure, est également un grand logicien. Matérialiste, confucianiste mais opposant déclaré de Mencius. Son œuvre, le *Xunzi*, fait date en tant que premier "traité" sous la forme discursive moderne et "somme" de tous

les débats de l'époque (<sup>108</sup>), enfin premier "pavé" en prose (300 pages en typographie française courante). Les premiers chapitres laissent craindre un assommoir de morale confucéenne, il n'en est rien. Partant d'un principe tout stoïcien, Xun Zi confère à l'homme une nouvelle dimension, très exactement. Délaissant la correspondance traditionnelle entre Ciel et Homme, modèle chinois de l'équivalence macro-/microcosme, le *Xunzi* met en place une triade Ciel-Terre-Homme dans laquelle ce dernier assume une pleine responsabilité en même temps qu'une spécificité, celle des valeurs morales. Ce dernier point, qui en Occident serait désigné par "le Bien", découle de deux nécessités conjointes : (1) pour pallier sa faiblesse, l'homme a besoin de s'associer à ses semblables et (2) le groupe social a besoin de règles. La voie spécifique de l'homme, entre les deux autres termes de la triade, c'est "le juste milieu" ou "voie du milieu", notion si courante dans toute l'Antiquité (), et ce sont aussi les rites dont le *Xunzi* apporte la théorie qui manquait encore (sauf erreur) au confucianisme. Conjointement —car l'ensemble est cohérent— est présentée une théorie "nature et culture" (en traduction française), inné et acquis si vous préférez.

Tel est, certainement trop condensé, le système de Xun Zi. Une sélection de citations en donne l'énoncé originel, point par point et dans le même ordre (pages suivantes). Disons maintenant quelques mots de sa méthodologie.

C'est un travail professionnel que le *Xunzi* en ce sens que l'auteur a "fait le tour" de la pensée, il connaît tous les textes, c'est en connaissance de cause qu'il rejette la métaphysique, la sophistique. Il semble avoir lui-même sa théorie de la connaissance, qui implique trois degrés : "Distinguer les détails ne vaut pas la vision de l'enchaînement des choses, qui à son tour ne vaut pas la compréhension des répartitions fondamentales. Discerner les détails, c'est observer ; voir l'enchaînement des choses, c'est comprendre ; saisir les répartitions fondamentales, c'est pénétrer le sens profond" (<sup>109</sup>).

D'autre part, matérialisme oblige, le *Xunzi* rabaisse le prestige quasi divin des noms : ils ne collent pas aux choses mais sont fixés par convention. On se gardera des arguments fallacieux qui sont de trois types : noms corrompus par des noms, noms corrompus par des réalités, réalités corrompues par des noms. Par ailleurs, quant à l'étape obligée de la découverte des articulations du langage, c'est également à Xun Zi que la Chine la doit : de la réalité au nom, des noms à la phrase, des phrases au discours, des discours à l'analyse critique, des analyses critiques au corpus des lois. Enfin, les adjurations sont fréquentes à la prudence ; surtout, ne pas rêver de connaissance totale !

Laisser de côté ce grâce à quoi l'on fait partie de la triade pour aller se pencher sur les autres composantes de la triade cela est insensé. [...] Seuls les grands sages sont capables de ne pas chercher à comprendre ce que peut être le ciel. [...] L'ordre naturel ! [...] Etre bien conscient de ce que l'on doit faire et ne pas faire, [...] voilà ce que l'on appelle connaître la nature, le ciel. [...] La suprême intelligence consiste à ne pas penser à tout propos. (<sup>110</sup>)

Restent deux points qui constituent peut-être des options par rapport à l'ensemble de la thèse. Tout d'abord, position est prise sur un débat vieux de trois siècles : la nature de l'homme est mauvaise, tel est le titre du chapitre 23. Xun Zi y développe comment ce qu'elle a de bon relève de l'acquis (c'est du "fabriqué") sous les trois formes de l'effort personnel, des maîtres et des rites. "La nature de l'homme doit être amendée par les maîtres et les lois pour être corrigée, elle doit passer par le Rites et par l'équité rituelle pour être ordonnée. En l'absence de maîtres et de lois, l'homme est pervers et ne se corrige pas ; sans rites ni équité rituelle, l'homme est anarchique et ennemi de l'ordre. [...] S'attacher à ses propres intérêts et souhaiter obtenir le plus possible, voilà un trait de la nature humaine". La dernière proposition est on ne peut plus provocatrice : "Si les hommes aspirent au bien, c'est que leur nature est mauvaise au départ".

Second point, celui de l'égalité de droit entre les hommes. "L'homme de la rue peut devenir un Yu le Grand [...], devenir aussi intelligent qu'un esprit divin et digne de tenir sa place au sein de la triade Ciel-Terre-Homme." Cependant, la vie quotidienne nous montre que "tous ont cette capacité mais tous n'en usent pas." (chap. XIX). De l'Est à l'Ouest en ces temps, tout le monde n'était pas de cet avis, pas même Confucius semble-t-il. (<sup>111</sup>)

Pour résumer ces bribes, ce Xun Zi tant ignoré en Occident, tout en demeurant confucianiste, prend ses distances par rapport à maître Kong. Il se démarque aussi de tous les courants de son époque : de Mencius comme de l'école des noms qui le précèdent, des Sophistes

qu'il abhorre. Ce sont deux de ses élèves qui, outrepassant sa pensée jusqu'à l'inverser, vont ouvrir la période des Légistes ; l'un des deux est le zélé Han Fei (~280-220) dont les théories emballent le Premier empereur Qin, celui des régiments enterrés, celui qui a fait brûler tous les livres à l'exception du *Hanfei* précisément —sans doute un autodafé intellectuel majeur dans l'Histoire. Soucieux de l'ordre civil, Han Fei fustige les Sophistes comme l'avait fait Socrate, un peu plus tôt : "Quand fleurissent les paradoxes sur le dur et le blanc ou sur les propriétés des étendues sans épaisseur [du cheval et autres], il ne faut pas s'étonner que la loi édictée par l'administration et la police tombe en déshérence" <sup>(112)</sup>. En outre, gestionnaire prosaïque, il aurait été le premier à confronter ressources et croissance démographique <sup>(113)</sup>.

Voilà donc —en réponse à la question posée au début de ce petit chapitre— voilà de quoi discutaient les Chinois pendant leur période axiale. Connaissance, langage, nominalisme, identité, vérité, changement, être et néant, un et multiple, libre arbitre, rapports inter-individuels, moi/autrui, individu/société... Mais ce n'est pas de la philosophie, dites-vous ? Quoi qu'il en soit, pour qui adhère à la notion de période axiale, celle-ci ne peut pas être réduite, en Chine, au seul nom et au seul siècle de Confucius.

Le premier siècle de cette période, oui, c'est bien celui de Confucius car, auparavant, on ne trouve pas grand chose de philosophique à moins de "fantasmer". Qu'en est-il, par exemple, du *Cheu King*, œuvre aussi précieuse que méconnue ? Elle remonte en effet, au XVII<sup>e</sup> siècle pré-chrétien et, pour l'essentiel, à un créneau ~XII-VI<sup>èmes</sup> ; ceci établi d'après le contenu car les documents eux-mêmes sont connus pour avoir subi l'autodafé de la dynastie Qi, ce qui contribue à les attester. L'exceptionnelle transmission du *Cheu king* tient à sa forme : vers rimés et chantés <sup>(114)</sup>. Or cette somme de la vie chinoise antique, rites et proverbes inclus, ne renferme de conceptuel que, d'une part la toute-puissance du Ciel, d'autre part l'immortalité de l'âme sous l'aspect de sa survivance au corps matériel qui la contenait. En quelques mots : "Le Ciel est notre père, il voit tout, nous devons le craindre. Les âmes des ancêtres sont allées au Ciel. Les parents défunts voient leurs descendants sur la Terre, ils obtiennent pour eux les faveurs du Ciel."

En revanche, pour ce qui est de la fin de la période axiale en Chine, tous les sinologues s'accordent à situer un "âge d'or de la littérature" ou une "apogée philosophique et littéraire" selon leurs termes <sup>(115)</sup> autour de l'an ~300 ; deux repères en sont l'encyclopédie *Guanzi* sous sa version originale (perdue) et l'académie *Tsu-hia*. Le créneau chinois serait donc : fin VI<sup>ème</sup> - mi-III<sup>ème</sup> siècles avant J.-C., les deux monuments littéraires qui le bornent étant les *Entretiens* et le *Xunzi*, respectivement un recueil d'apophtegmes et un traité.

## VUE D'ENSEMBLE

Nous venons de mener, non pas une investigation, mais de front deux investigations : l'une sur la légitimité de la "philosophie" en Orient (les guillemets permettent de faire court), l'autre sur l'existence d'une "période axiale" antique qui aurait vu cette activité intellectuelle naître simultanément le long d'un axe sinueux Europe-Chine. Les deux questions sont liées ; elles ont trouvé ici une réponse affirmative et commune qui se résume en deux mots, cette fois : les origines de la philosophie ont un caractère planétaire.

L'hypothèse de la "période axiale", formulée à l'emporte-pièce par son auteur K. Jaspers et sensiblement rafraîchie dans cet essai, se présente alors comme un outil, osons dire "heuristique", pour l'étude des origines de la pensée. A cette fin et au préalable, il est bon de s'entendre sur les caractéristiques de ladite période. Tentons donc de récapituler.

### La période axiale "revisitée"

1. Géographiquement, l'affaire concerne trois régions, ni plus, ni moins : Méditerranée orientale (mieux que "Grèce"), Inde du Nord et Chine de Est.

Nous avons d'emblée éliminé les prophètes bibliques et les Romains, il faut maintenant faire de même pour Zarathushtra. En effet, l'exercice aura montré, à l'évidence, qu'il s'agit là d'un autre phénomène. N'en déplaise à Nietzsche, auquel le prophète doit tant (\*) !

2. Chronologiquement, c'est la première des deux délimitations assignées par K. Jaspers qui se trouve confirmée, à savoir ~VI et V et Vèmes siècles, plutôt que le trop vaste intervalle entre les huitième et second siècles. Que la simultanéité ne soit pas rigoureuse, peu importe ! Il ne s'agit pas de faire son marché judicieusement afin de ficeler le plus joli paquet possible. Nous consignons donc :

- Méditerranée : le ~VII siècle (assez composite) et les ~VI -Vème siècles (exactement) ;
- Inde : les ~VI et ~Vèmes siècles ou bien, *sensu lato*, du ~VII au ~III ;
- Chine : de la fin du ~VIème au milieu du ~IIIème siècle.

3. Dans les trois régions, même phénomène qui peut se résumer en quelques mots : avènement de la raison, prise en main du monde par celle-ci, foisonnement de penseurs et de pensées. Cependant, le bilan varie selon le pays avec, pour seul point commun, un mouvement de stabilisation, de dogmatisation. Dès lors, la composante socio-politique semble prendre le pas. Il se trouve —autre coïncidence, coïncidence autre— que les trois contrées sont en voie d'unification, chacune selon son contexte : en Inde, unification par les empereurs Candragupta et Asoka, diffusion du bouddhisme ; en Grèce, domination d'Alexandre puis de Rome ; en Chine, formation

---

\* Dans le sens où Cioran aurait dit : S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu.

du premier empire par les Qi puis les Han, doctrine légiste, récupération sélective des doctrines anciennes et du confucianisme.

4. Oublions la belle image du penseur solitaire ou de quelques penseurs qui se seraient levés au milieu des hommes. Ce sont des centaines de penseurs qui se sont levés, même si une minorité d'entre eux ont écrit et si une minorité de ces écrits ont été transmis (voir point suivant). On peut démontrer que les Présocratiques se comptent par centaines (<sup>116</sup>) et la situation se présente comme identique dans les deux autres foyers. Autrement dit : une dimension sociale incontestable, qui inclut probablement quelque chose comme un effet de groupe (voir la seconde partie de cette "Vue d'ensemble").

5. La quantité de littérature produite est immense si l'on ajoute aux documents transmis tous ceux dont il ne reste que, disons, les références (titre et auteur, une date plus ou moins approchée), celles-ci attestées avec vraisemblance : ces papyrus ou autres ont bien existé.

L'aspect fragmentaire souvent imposé aux textes par les vicissitudes de la paléographie et de l'histoire n'est nullement rédhibitoire pour la reconstitution de la pensée antique. Autant il est aventureux de faire parler isolément un "fragment" (présocratique, par exemple) ou bien un vers —car ce que l'on appelle la poésie était alors le genre littéraire dominant— autant les rapprochements et confrontations au sein d'une œuvre donnée permettent de cerner et le sujet et les options retenues par l'auteur considéré. Plus exactement, il y a deux manières d'utiliser les fragments :

— méthode Cuvier : à partir d'un os, reconstituer le dinosaure,

— méthode Sherlock Holmes perfectionnée par l'inspecteur Colombo : rassembler tous les indices et soumettre à leur ensemble telle ou telle hypothèse (de culpabilité pour les policiers, de véracité pour les philosophes).

Les deux procédés diffèrent l'un de l'autre comme diffèrent l'induction et la déduction.

6. Aux limites de l'objectivité, donc en option laissée à l'appréciation du lecteur : la forme des écrits revêt un ensemble de traits qui attestent d'un même dynamisme intellectuel. Oui, une même fièvre de discussion, la ferveur de recherche, une boulimie de pensée... Les signes concrets en sont, entre autres : discussion en groupe, dialogue entre pairs ou entre maître et élève, vivacité d'expression, anecdote, parabole et apologue, plaisanterie et roserie, rivalités d'écoles, etc.

On peut certainement ajouter, d'un point de vue franchement subjectif, que la période axiale est *belle*, belle comme une naissance, comme une arrivée, comme une invention. Et peut-être, avec la pointe de mélancolie qui sourd au cœur de toute fête : belle comme un feu d'artifices.

7. Pour en venir au concret, de quoi parle-t-on dans les trois régions ? A peu près des mêmes choses mais de manières souvent différentes et avec des opinions éventuellement contraires. L'objet général des discussions, on peut l'exprimer en empruntant à Kant l'une des formules qui l'immortaliseront, près de deux millénaires plus tard : que puis-je connaître ? que dois-je faire ? que m'est-il permis d'espérer ?

Plus précisément, demanderez-vous ? Eh bien, même si les citations, dans cet essai, ont été contenues à un minimum, elles attestent que l'Orient comme l'Occident antiques sont taraudés par un lot commun d'interrogations qu'il s'agit maintenant d'énumérer ; ce sera, délibérément, à la fois incomplet et redondant.

Au préalable, il importe de souligner *de quoi l'on ne parle plus* pendant la période axiale : des dieux ! Ils sont relégués "dans les décors" à proprement parler, ils font désormais partie du monde mais ne le gouvernent plus, même s'ils peuvent, comme secondairement, infléchir des cours particuliers. L'homme veut s'expliquer le monde d'une autre manière : non plus en s'en remettant à un pouvoir divin mais en faisant marcher sa tête. La période axiale est l'avènement de la raison. La connaissance n'est plus sacrée, révélée, octroyée, elle est à acquérir par les moyens humains. Très significativement, les hommes qui se lèvent, comme on vient de les évoquer, ne se présentent plus comme envoyés célestes ni prophètes ; certains d'entre eux conservent néanmoins

un côté magique sinon divin (Pythagore bien sûr, Empédocle...) —ou bien se verront conférer la divinité à titre posthume ; ainsi seront déifiés Bouddha, Confucius, c'est tout autre chose.

Les deux pages suivantes rassemblent donc les principaux sujets de conversation. Un lot commun de questionnements inédits ou remises en cause, voilà, et non des moindres, une autre propriété de la période axiale. Finalement, il est possible de caractériser celle-ci objectivement par un ensemble de traits, ici au nombre de sept ; ce nombre, s'agissant d'une définition, est fort honorable.

Certains auteurs modernes sont enclins à rechercher un parallélisme entre des idées fort éloignées dans le spatio-temporel. Par exemple, "si Confucius est le Socrate de la Chine, Meng Zi est son Platon et Xun Zi son Aristote" (<sup>117</sup>). Cependant, point n'est besoin d'un parallélisme, même approché, pour reconnaître leur légitimité aux philosophies orientales. Les différences —des divergences, si l'on conserve le langage géométrique— sont tout aussi instructives. Or elles ne manquent pas, en voici deux seulement :

— de la Grèce à la Chine, "le changement" qui intrigue si fort les Présocratiques est vu comme "transformation" ou "mutation" par les taoïstes ,

— tous ou presque recommandent de prendre soin de son âme, d'une manière ou d'une autre, mais le devenir de cette âme après la mort et la responsabilité personnelle qui en découle constituent, en Inde seulement, un souci obsessionnel.

### **Les leitmotifs de la période axiale**

Sont délibérément laissés de côté les sujets trop diffus tels que :  
connaissance, vérité, causalité/déterminisme, liberté et autre.

▪ On parle du monde, de son fonctionnement, de son commencement s'il en a eu un (voir trois points plus bas), de sa fin s'il doit en avoir une. La pensée, conquête nouvelle, cherche une clef pour l'appréhender, une seule clef de préférence : c'est la quête d'un Principe, d'un Absolu, d'un Tout unificateur. Les formules proposées sont très diverses, comme on sait, d'Est en Ouest.

Cependant, cette noble curiosité se manifeste sous une forme qui à l'homme d'aujourd'hui paraît paradoxale : comment s'intéresser au monde, à "la nature", sans l'étudier ? Car tout ce que disent du monde les premiers penseurs relève de leurs représentations mentales, nullement de l'observation ni, moins encore, de l'expérience (<sup>118</sup>). La raison et rien que la raison, semble-t-il ; la pensée, rien que la pensée. On a parlé d'un stade "préscientifique", rien de plus ambigu (<sup>119</sup>).

▪ Apparence contre réalité. Que voyons-nous, qu'est-ce qui demeure à travers ce qui change, y a-t-il quelque chose plus loin ou au-dessus ou ... ? Ce sont, d'Est en Ouest et aux traductions près, les notions (qui parfois tournent à l'obsession) de transformation et correspondance (Chine), d'illusion (Inde), de changement (Grèce).

Matière et esprit, monisme et dualisme, un et multiple..., les grands mots devenus inutilisables car traînant derrière eux des bibliothèques entières. Ces mots, c'est dès l'an ~500 qu'ils sont exhibés dans une langue ou une autre et c'est à cette époque que sont prises les principales options. Nos amis ne sont pas tous des rêveurs épris d'un Tout super-englobant, ils peuvent être parfaitement matérialistes : Çarvaka, Démocrite, Kassapa, Keshakambala, Xun Zi..., ici alignés dans l'ordre alphabétique.

▪ Qu'est-ce qui existe, qu'est-ce que c'est même que d'exister, y a-t-il du rien ? Le mot "ontologie" remonte au XVII<sup>ème</sup> siècle, disent les dictionnaires, mais le mystère de l'être et du non-être est abordé en langage rationnel par Bouddha et nombre de ses compatriotes, par Gorgias, Métrodore de Chio et Parménide, par Lao Tseu et Tchouang Tseu...

Le problème se double de celui de l'identité : va pour "être" mais être implique-t-il de ne pas être autre chose ni autrement ? En Occident, le débat sera clos comme on le sait par Aristote (\*), mais les bouddhistes et les jainistes en Inde, Houei Tseu, l'école *Mingyia* et Tchouang Tseu en Chine laisseront durablement ouvertes les portes de l'ambivalence, du tiers non-exclu.

▪ Invention prodigieuse que celle de l'infini. Sur ce point, il serait plus facile et plus intéressant de rechercher et désigner qui, pensant la période axiale, ne se préoccupe pas de limites dans l'espace ou dans le temps ou dans la composition de la matière. La question des limites temporelles est particulièrement

troublante : y a-t-il eu un commencement et, si oui, comment toute cela s'est-il mis en place ? Les tenants d'un commencement achoppent sur l'aporie de l'avant-le-commencement, les éternalistes rencontrent d'autres obstacles.

▪ Bouddha n'est pas le seul découvreur du "moi". Confucius, Mencius, Mo Tseu, Tchouang Tseu... Cependant que les Grecs ont l'esprit ailleurs.

Ne pas sous-estimer ce tour de force qu'est la découverte du moi. La pensée, en même temps qu'elle se met à l'œuvre, découvre le sujet pensant ! Il y a plus fort encore, peut-être (point suivant).

▪ En même temps qu'elle prend les armes, la raison veut tester la fiabilité de ces armes. Comment pense-t-on et qu'est-ce que cela vaut ? Les fondateurs de la logique ont pour noms (alphabétiquement encore) Belathaputta, Bouddha, Euclide de Mégare, Gotama, Jaïna, Mo Tseu, Tchouang Tseu, Xun Zi, Zénon...

Logique rime avec linguistique. Les mots, le langage sont soupçonnés ou accusés dès leur mise en œuvre par la raison : aux noms précédents, ajouter ceux d'Antisthène, Confucius, Gongsum Long, Houei Tseu, Kanada...

▪ On peut présenter ensemble car ces notions s'appellent et se répondent : spécificité de l'homme, dimension sociale, valeurs morales. Ce bouquet aussi éclot et fleurit pendant la période axiale, et pas seulement chez Alcméon et chez les Sophistes grecs. Les différents courants confucéens et ceux dits anti-confucianistes débattent âprement des bases (naturelles, sociales ou transcendantes) de la morale, comme les écoles bouddhiques s'affrontent sur les dimensions à donner à la "délivrance".

---

(\*) Aristote *fait suite*, bien sûr, à la période axiale, il inaugure une autre ère.

D'autre part et inversement, une attitude commune peut tenir à des positions différentes ; ainsi du désintéret pour l'étude la nature : probablement exaltation de la nature humaine en Grèce, conviction d'une unité transcendante en Chine, une unité qui doit gommer les... caprices de la nature. Enfin, il y a les spécificités locales, comme l'obsession des rites chez les Chinois : c'est que, chez eux, la progressive et sanglante abolition de la féodalité créait un problème d'autorité. Loi du Ciel ou loi des hommes ?

Alors, philosophies occidentale et orientale, même combat ? Si l'on s'en tient au choix des notions et des méthodes, oui "globalement". Les interprétations, les options, en revanche peuvent se ressembler jusqu'à l'identique comme elles peuvent différer totalement. C'est cette double possibilité qui rend si constructive l'hypothèse d'une pensée planétaire.

Il existe dix, cent définitions comparées de deux pensées ou mentalités dites occidentale et orientale ; en voici une de plus, d'un type inhabituel, à titre de provocation. Les Orientaux ont commencé plus tôt, plus courageusement, avec plus d'imagination et d'audace et selon un spectre intellectuel plus étendu. A côté d'eux, les Grecs font un peu figure de Polytechniciens tels que ceux-ci sont communément caricaturés : très calés mais passablement bornés, des technocrates en quelque sorte ! On peut ajouter, avec une parfaite objectivité, que la notion de solidarité humaine au-delà des intérêts de la cité, ainsi que la notion d'amour universel, sont apparues à l'Est et n'ont trouvé leurs premières expressions en Occident que des siècles plus tard.

## Questions nouvelles

La proposition d'une origine planétaire de la philosophie sous la forme d'une "période axiale" dûment revue et corrigée, présente, par rapport à sa négation (disons : le chauvinisme occidental), au moins trois vertus et avantages. En même temps, elle appelle à des recherches complémentaires.

(1) Crédibilité, vraisemblance

La thèse ici soutenue est conforme à ce que les données, tant historiques que littéraires, ont de plus objectif. Ce que nous venons de voir du védisme, de l'hindouisme et du bouddhisme, ainsi que du mazdéisme, fait venir à l'esprit l'image d'un certain foyer, un foyer qui, au fil du second millénaire

avant notre ère, se serait déployé à partir du N-NE de l'Inde, le Penjab notoirement, en deux branches :

— d'une part vers l'ouest : en Perse et, il faut l'imaginer sans l'assurer, en Grèce,

— d'autre part vers l'Indus, le Gange et sa plaine, le Gujarat, puis le royaume du Magadha à l'Est, enfin le sud de l'Inde.

Certes, la mention que l'on vient de faire de la Grèce est désobligeante pour l'Occident : celui-ci serait redevable du "miracle grec", si celui-ci est de caractère philosophique, à une influence lointainement orientale. Dans la mesure où les idées dérivent le plus souvent les unes des autres, y a-t-il une alternative ? autrement dit, quelle culture occidentale plus développée aurait bien pu introduire ou favoriser un big bang présocratique ? A défaut d'une telle influence, c'est une génération spontanée qu'il faut envisager. Hypothèse troublante qu'un cadre aussi minutieusement étudié que celui de la civilisation grecque antique doit permettre d'examiner avec profit.

### (2) Economie de l'argumentation selon la règle d'Ockham

Les tenants d'une spécificité-supériorité occidentale ont toute latitude pour introduire des hypothèses, des distinctions, des critères additionnels qui n'auraient pas ici été pris en considération, desquels pourrait résulter qu'il ne s'agit pas de la même philosophie à l'Est et à l'Ouest. "Pas la même philosophie" peut renvoyer à n'importe laquelle des propriétés utilisées ou utilisables pour définir la philosophie.

Mais frère Guillaume a recommandé de ne pas échafauder les "entités" (arguments, postulats, hypothèses) *praeter necessitatem*, plus que de nécessité.

### (3) Ouverture d'esprit, fécondité potentielle

L'un des penseurs contemporains impliqués dans le débat aime à dire, dans les colloques : "J'ai appris le chinois pour mieux comprendre le grec" (<sup>120</sup>). De manière générale, c'est-à-dire en toutes affaires humaines, ne vaut-il pas mieux rapprocher afin de confronter réponses ou solutions plutôt que de séparer pour préserver des positions ou des avantages temporaires ? On pourrait ajouter, sur le plan plutôt affectif des vertus humanistes, que "planétaire" est plus généreux que "chasse gardée". Conférer une possibilité à l'espèce entière plutôt qu'à une population consolide ce que l'on appelle la dignité humaine.

Au vu des données historiques, géographiques, biologiques, psychologiques et socio-culturelles actuellement disponibles, plusieurs questions sont alors ouvertes.

La première est celle que se posent les paléontologistes à propos des origines de l'*Homo sapiens* : en un seul point de la planète ou en plusieurs ? monophylétisme ou polyphylétisme ? S'agissant du développement chez cette espèce de la pensée conceptuelle et ratiocinante, l'hypothèse de la période axiale est plutôt en faveur d'éclosions intellectuelles distinctes, ce en quoi elle est aussi la plus attrayante puisque offrant à l'étude plusieurs phénomènes (trois points géographiques) au lieu d'un seul ; comparaisons, confrontations, réfutations sont alors possibles.

C'est à propos des Présocratiques que K. Popper, émerveillé, demande "Qu'est-ce qui a permis une telle floraison ?" (<sup>121</sup>) et fournit la réponse : la mise en place par Thalès puis Xénophane "d'une tradition de discussion critique [...] en rupture par rapport à la tradition dogmatique". C'est un fait —ce sont les faits qui disent— que, de la Méditerranée à la mer Jaune, on s'est mis à dialoguer, à discuter, à contredire. L'attribution de cette innovation à Thalès est des plus fragiles mais elle est accessoire, tout à fait accessoire par rapport à ce que Popper ne relève pas : la "discussion critique" s'est instaurée simultanément en Inde et en Chine.

Dénicher une cause comme le rapporte le paragraphe précédent, c'est fort bien. Cependant, quelle qu'elle soit, une cause peut ne pas être unique. Sans prendre en compte ici les causes de nature divine ou métaphysique, le champ est vaste. Causalité multiple ? on l'a envisagé p. 000 pour la Grèce. A l'échelle planétaire, on peut concevoir en premier lieu un déterminisme interne, par exemple une mutation biologique qui aurait affecté les circuits neuronaux ou quelque aspect du fonctionnement cérébral chez *Homo sapiens*. Ceci n'a rien d'insensé, bien d'autres stades d'évolution ont été reconnus en biologie humaine et la neurobiologie, maintenant assistée d'autres disciplines au sein des "sciences cognitives", vole de découvertes en découvertes. Et reste à

fouiller, scientifiquement et comparativement dans les trois régions identifiées, l'ensemble du contexte culturel, technologique, économique, social et politique, ce qui a été tout au plus effleuré au cours de cet essai. Les temps semblent mûrs pour une histoire naturelle de la pensée.

Tout aussi étonnantes que ces trois éclosions intellectuelles sont leurs délimitations géographiques. Hâtons-nous de les rappeler pour l'Extrême-Orient puisque cela n'a pas encore été noté : non pas "la Chine" mais un ruban oriental d'un petit millier de kilomètres, entre les latitudes du fleuve Jaune et du Yang-Tsé-Kiang, dans le Shanxi d'aujourd'hui. Dans les trois foyers : pourquoi pas plus loin, pourquoi pas dans tel ou tel des pays voisins tout autant "civilisés" ?

Pour qui admet l'égalité de droit de la pensée rationnelle à l'Est et à l'Ouest, l'hypothèse d'une éclosion multiple est, en fait, doublement féconde : non seulement pour la philosophie au sens originel en tant que recherche de savoir et de sagesse, cette "philosophie sauvage" qui soutient le présent essai, mais aussi pour la méta-philosophie qui lui a pris sa place et qui devient alors tout aussi intéressante que la première. Sous le second aspect, en effet, de nouvelles interrogations jaillissent, rendues possibles par des approches comparatives : les sujets abordés sont-ils les mêmes dans tous les pays ? Comment répond-on à une même question dans différents pays ? Qu'est-ce qui assure le succès et la propagation d'une idée donnée, ou bien cause son échec ? Dans quelle mesure l'idée est-elle un fait d'évolution et peut-elle être évaluée en termes de valeur adaptative ? Y a-t-il des invariants dans les structures mentales ? Toutes les philosophies sont-elles vouées à l'auto-référence et à la complexification ? Plus dramatiquement (pour les philosophes du moins), si l'on pense au développement dit hypertélique de la ramure du cerf *Megaceros giganteus* disparu depuis dix mille ans, sont-elles vouées à l'extinction ?

---

## NOTES ET RÉFÉRENCES

<sup>1</sup> Rig Véda cité par C. Formichi : *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha*. Payot, 1930.

<sup>2</sup> Il s'agit de Victor Cousin. Références in A.-L. Dyck, "La Chine hors de la philosophie. Essai de généalogie à partir des traditions sinologique et philosophique française au XIX<sup>e</sup> siècle". In A. Cheng : *Y a-t-il une philosophie chinoise ? Un état de la question*. Extrême-Orient Extrême-Occident (27). Presses univ. Vincennes, 2005.

<sup>3</sup> Cheng, A. (dir.) : ouvrage ci-dessus.

<sup>4</sup> Un seul exemple, tiré de Châtelet, F. *Une histoire de la raison*. Editions du Seuil 1992.

"La sagesse chinoise, qui n'est pas de la philosophie au sens strict [...] Je parle ici de philosophie *stricto sensu*, dans une acception qui concerne l'Europe [...]. Les Egyptiens ont élaboré une conception du monde approfondie, un certain type de sagesse, tout aussi significatif que la philosophie telle qu'elle apparaît à partir de Platon. De même pour la Chine, l'Inde... Il y a une manière de sagesse dans les mythes des sociétés guayakis, d'Amérique du Nord ou de Papouasie".

Voulez-vous dire, Monsieur le Professeur, que la philosophie, la vraie, a renoncé à la sagesse ?

<sup>5</sup> Hadot, P. *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*. Gallimard Folio 1995. Puis *Eloge de la philosophie antique*, Allia 2006.

<sup>6</sup> Article "Philosophie antique" par P. Aubenque in Encyclop. universalis (2), 2002. Dans l'introduction, l'auteur affirme sa position plus qu'il ne la justifie : " La philosophie, à commencer par le mot lui-même, est d'invention grecque et n'a pas d'équivalent exact dans les autres aires de civilisation." Etc.

<sup>7</sup> Adeline, Y.-M. *La pensée antique*. Ellipses, 2008.

<sup>8</sup> *Les philosophies de l'Inde* (n° 932) par J. Filliozat, 1970. *La philosophie chinoise* (n° 707) par M. Kaltenmark, 1994. *Les philosophies bouddhistes* (n° 3003) par E. Guillon, 1995. Tous les trois, collection "Que sais-je ?", PUF.

<sup>9</sup> Lacrosse, J. (coord.) : *Philosophie comparée. Grèce, Inde, Chine*. Vrin, 2005.

<sup>10</sup> Grigorieff, A. Ces deux titres datent respectivement de 2003 et 2005 (Eyrolles) mais les éditions antérieures inversent peut-être cet ordre.

<sup>11</sup> Jaspers, K. *Origine et sens de l'histoire*. Plon, 1954. L'édition originale, en allemand, date de 1949.

<sup>12</sup> V. Lasaulx, cité par le précédent.

<sup>13</sup> Jaspers, K. *Les grands philosophes. I. Socrate, Bouddha, Confucius, Jésus*. Plon, 1962 ou 1989 ? La première édition (en allemand) est de 1957. Cette traduction inclut en introduction un plan ou table des matières générale qui nourrit la confusion entre les quatre (?) tomes parus.

<sup>14</sup> Hypothèse d'A. Weber, cité également par Jaspers.

<sup>15</sup> La *Tevijja sutra*, citée par Wijayaratna, M. *Sermons du Bouddha*. Seuil, 2006

<sup>16</sup> La *Siha sutta*, trad. M. Wijanaratna (réf. plus haut).

<sup>17</sup> Anecdote tirée de l'un des plus célèbres sermons, l'*Acela sutta* (par exemple dans le même ouvrage de Wijayanaratna).

<sup>18</sup> L'hymne X (129) du *Rigveda* intitulé "Cosmogonie" dans la traduction de L. Renou (Gallimard/Unesco, 1956)

<sup>19</sup> Citation égarée.

<sup>20</sup> Ai-je pêché cela quelque part ou bien l'ai-je extrapolé ?

<sup>21</sup> *Changogya upanishad*, traduction sur Internet (pas noté laquelle).

<sup>22</sup> Références à retrouver. La seconde formule est attribuée à Kapila.

<sup>23</sup> Renou, L. *Hymnes spéculatifs du Véda*. Gallimard/Unesco (réf. plus haut).

<sup>24</sup> Formule souvent citée. Elle apparaît aussi dans la *Bhagavad Gîtâ*, relativement tardive (VI, 20-21)

- <sup>25</sup> *Katha Upanishad* II (verset 1 ou 4 selon les éditions) dans la traduction d'E. Marcault (Editions Adyar /La famille théosophique, 1923.
- <sup>26</sup> *Brihad Aranyaka upanishad* II (4), sur Internet, traduit ici de l'anglais.
- <sup>27</sup> La douleur ou souffrance sous ses deux acceptions : populaire et philosophique. Voir mon "Jardin de philosophie sauvage" (inédit, également sur ce site).
- <sup>28</sup> La sutra *Anathapindika* dans la traduction de M. Vijayaratna, "Les entretiens du Bouddha" (Editions du Seuil, 2001).
- <sup>29</sup> Sournia, A. *L'un o"u l'autre ? Méfaits de la pensée binaire* (inédit, également sur ce site).
- <sup>30</sup> Voir mon *Jardin* (cité plus haut).
- <sup>31</sup> Idem. Pour la source : *Acela sutra* (Wijayaratna, M. *Sermons du Bouddha*, cité plus haut).
- <sup>32</sup> Hulin, M. *Qu'est-ce que l'ignorance métaphysique (dans la pensée hindoue) ? Sankara*. J. Vrin, 1994.
- <sup>33</sup> Sournia, A. *Jardin de philosophie sauvage* (cité plus haut).
- <sup>34</sup> Sutra *Cula Malunkya* traduite par M. Wijayaratna : "Sermons du Bouddha" (référence plus haut).
- <sup>35</sup> Hulin, M. *Comment la philosophie indienne s'est-elle développée ?* Panama, 2008. Le rapprochement se trouve déjà dans ma *Courte histoire du réel* (Publibook, 2007).
- <sup>36</sup> Par exemple : l'*Uttiya sutta* sur les limites spatio-temporelles de l'univers, la *Piyajatika sutta* pour l'origine du chagrin ou du désespoir.
- <sup>37</sup> Oui, quatre éléments, les mêmes que ceux des Grecs : eau, terre, feu et air, désignés aussi dans les textes bouddhistes par solide, liquide, chaleur, mouvement. Dans et hors du bouddhisme mais toujours en Inde, un cinquième élément est parfois ajouté, que les traducteurs nomment éther. La conception chinoise des cinq éléments (eau, terre, feu, bois, métal) est bien différente.
- <sup>38</sup> Sournia, A. *L'émergence de l'émergence... d'une pensée nouvelle*. Inédit, également sur ce site.
- <sup>39</sup> Article "Joie et souffrance" dans mon *Jardin* (cité plus haut).
- <sup>40</sup> *Dhammapada*, trad. Le Dong. Le Seuil, 2002. La citation : verset 175.
- <sup>41</sup> Même texte, versets 88 et 134.
- <sup>42</sup> Formule assez répandue, références à rechercher.
- <sup>43</sup> Sournia, A. *Mini-traité du moi*. Publibook, 2007.
- <sup>44</sup> La sutra *Anathapindika* (cité plus haut).
- <sup>45</sup> La sutra *Acela* (cité plus haut).
- <sup>46</sup> Dans cette optique, voici quelques noms d'auteur récents : J. Brosse, B. Faure, V. Grigorieff, M. Hulin.
- <sup>47</sup> Caillat, C. & Renou, M.-S. Article "Jinisme (ou jainisme)". *Encyclop. univ.* 12 (2002)
- <sup>48</sup> D'après plusieurs sources dont J. Filliozat : *Les philosophies de l'Inde*. Que sais-je ? (n° 932) 1970.
- <sup>49</sup> Cette question est reprise dans mon *Eloge de l'instant*.
- <sup>50</sup> Textes les plus accessibles du corpus... J'ai consulté les trois éditions suivantes :  
Amir Mehdi Badi : *Monde et parole de Zarathoustra*. 1961 et 1990 (deux éditions différant par le format et des détails de présentation). Payot.  
[Rachet, G.] *Zoroastre. Avesta. Le livre sacré du zoroastrisme*. Présentation et notes de Guy Rachet. Traduction de C. de Harlez, revue et corrigée. Editions Sand, 1996 = 1997.  
Zarathushtra [comme auteur] : *Gatha* [comme titre]. Présentation et traduction P Abolgassemi. Univ.. Provence, 1999.
- <sup>51</sup> Bidez, J. & Cumont, F. *Les mages hellénisés. Zoroastre, Ostanès et Hystaspe*. I – Introduction ; II- *Les textes*. Les Belles Lettres, 1938.
- <sup>52</sup> Mokri, M. "La mystique de l'Iran ancien" in M. M. Davy, *Encyclopédie des mystiques*. Robert Laffont, 1972, Seghers 1978. James, E.O. *Mythes et rites dans le Proche-Orient ancien*. Payot, 1960. Varenne, J. *Zarathushtra et la Tradition mazdéenne*. Editions du Seuil, 1996 et 2006.  
Bottéro et coll. *L'Orient ancien et nous*. Albin Michel 1996, Hachette 1998.
- <sup>53</sup> Yacht 44 in Varenne, cité ci-dessus.
- <sup>54</sup> Yasna 29 in Abolgassemi, cité plus haut.
- <sup>55</sup> Cf. ma *Courte histoire du réel*, chap. "Philosophies de l'ombre".
- <sup>56</sup> Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook, 2007.
- <sup>57</sup> Nietzsche, F. *La naissance de la tragédie*. Citation : "Telle est l'extraordinaire perplexité qui nous saisit en présence de Socrate et qui nous porte à nous interroger sur le sens et sur l'intention de cette figure, la plus problématique de l'Antiquité. [Etc.]".
- <sup>58</sup> Colli, G. *La naissance de la philosophie*. Editions de l'Eclat, 2004.
- <sup>59</sup> Platon : *Phèdre* (250).
- <sup>60</sup> Platon : *Cratyle* (400c).
- <sup>61</sup> Cicéron : *Tusculane* I (16) 38. C'est G. Colli (*Sagesse...*, II) qui attire l'attention sur ce passage mais malheureusement l'ampute. Voici donc la citation complète, moins une incidente : "Phérécyde de Syros a

---

été le premier à dire que les âmes des hommes sont éternelles. [...] Ensuite son disciple Pythagore l'a répété. Et puis Platon en a donné la première démonstration."

<sup>62</sup> Nous rencontrerons ce mot à propos des origines de la pensée chinoise. En ce qui concerne la Grèce antique, il apparaît de plus en plus souvent : chez G. Colli incidemment et, dûment justifié, chez des auteurs tels que M. Martin : "Le matin des hommes-dieux : Etude sur le chamanisme grec". *Folia electronica classica*, Louvain (sur Internet).

<sup>63</sup> Références dans mon *Voyage...* (réf. ci-dessus).

<sup>64</sup> Brisson, L. *Orphée et l'orphisme dans l'Antiquité gréco-romaine*. Variorum, 1995.

<sup>65</sup> Ma *Courte histoire du réel* citée plus haut. Voir le chapitre "Philosophies de l'ombre".

<sup>66</sup> Orphée [comme auteur]. *Hymnes et discours sacrés*. Présentation, traduction et notes de J. Lacarrière. Imprimerie Nationale Editions, 1995.

<sup>67</sup> Fragments dits *Veteriora* in "Orphée. Poèmes magiques et cosmologiques". Belles Lettres, 1993. Voir aussi le *Phèdre* et le *Cratyle* cités plus haut.

<sup>68</sup> D'une part L. Brisson (réf. ci-dessus), d'autre part Jordan, F.: *Le papyrus de Derveni*. Les Belles Lettres, 2003.

<sup>69</sup> Fragment 18 in Jordan (réf. ci-dessus).

<sup>70</sup> Voir cet ouvrage récent qui parle d'une "eschatologie orphico-pythagoricienne" et mentionne, du bout de la plume, la contemporanéité de Bouddha : Pugliese Carratelli, G. *Les lamelles d'or orphiques. Instructions pour le voyage d'outre-tombe des initiés grecs*. Les Belles Lettres, 2003.

<sup>71</sup> Référence ci-dessus. Fragments II B 3. Péliina puis II C 2. Phères puis II B 4 Péliina.

<sup>72</sup> Sournia, A. *Voyage...* (réf. ci-dessus).

<sup>73</sup> Jaspers, K. *Les grands philosophes*. \*\*\*\* [quatre astérisques] *Ceux dont la parole sourd de l'origine. Anaximandre, Héraclite, Parménide, Plotin, Saint-Anselme, Spinoza*. Plon, 1972. Le titre de la première page dit "Troisième partie", la couverture dit "4". L'édition originale, en allemand, est parue en 1957.

Il existe un autre volume III traduit en français et consacré à Kant.

<sup>74</sup> Koster, W.J.W. "Le mythe de Platon, de Zarathoustra et des Chaldéens. Etude critique sur les relations intellectuelles entre Platon et l'Orient". *Mnemosyne bibliotheca classica batava*, suppl. 3 (vii-87 p.). E.J. Brill, 1951.

<sup>75</sup> Pépin, J. "Salut". *Encyclop. universalis* (20), 2002.

<sup>76</sup> Filiozat, J. "Inde (D) Les doctrines philosophiques et religieuses". *Encyclop. universalis* (11), 2002.

<sup>77</sup> Comme le raconte, par exemple, L. Susskind dans son *Paysage cosmique* (Gallimard, 2006).

<sup>78</sup> Faure, P. *Vie quotidienne des colons grecs de la mer Noire à l'Atlantique au siècle de Pythagore, VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* Hachette, 1978.

<sup>79</sup> Article "Chine" (B) par J. Gernet in *Encyclop. universalis* (5), 2002.

<sup>80</sup> Yu Ying-shih : "Les leçons de la Chine". *Nouvel Observateur*, h-Sér. 71 (2009).

<sup>81</sup> Par exemple : Fong Yeou-lan : *Précis d'histoire de la philosophie chinoise*. Payot, 1952.

<sup>82</sup> Tao, A. *Chamanisme et civilisation chinoise antique*. L'Harmattan, 2003. (Pas d'erreur typographique. Le nom de cet auteur était simplement prédestiné.)

<sup>83</sup> Source à retrouver.

<sup>84</sup> Du genre : le peuple ne peut pas comprendre ces choses-là, il y a des hommes supérieurs et des gens irrécupérables (par exemple : *Entretiens* : XV, 7 ; XVI, 9 ; XVII, 3).

<sup>85</sup> *Entretiens*, XII, 8.

<sup>86</sup> *Entretiens*, XIV, 37.

<sup>87</sup> Mencius (VI : A-2), trad. A. Lévy. Editions You-feng, 2003. La citation : VII : B-26.

<sup>88</sup> Cheng, A. *Histoire de la pensée chinoise*. Editions du Seuil, 1997.

<sup>89</sup> "Ethique et politique" selon Lin Yuang : *La sagesse de Confucius*. Editions Victor Attinger, 1949.

<sup>90</sup> Mo Tseu cité par A. Cheng (ci-dessus) p. 101.

<sup>91</sup> On trouvera d'autres rapprochements, et des plus stupéfiants, dans ma *Courte histoire du réel* (citée plus haut).

<sup>92</sup> Tchouang Tseu, cité plus haut.

<sup>93</sup> Mencius (IV, A-11) in "De l'utilité d'être bon". Mille et une nuits, 2004.

<sup>94</sup> Mencius (VI : A-2), trad. A. Lévy. Editions You-feng, 2003.

<sup>95</sup> Idem.

<sup>96</sup> ainsi traduit par Fong Yeou-lan (réf. plus haut). Pour ce même titre, A. Cheng (réf. plus haut) donne : "De la mise à plat qui rend les choses équivalentes" et La Pléiade (réf. plus haut), cédant ici à la perversion occidentale, "La réduction ontologique".

<sup>97</sup> Par exemple : Albin Michel, 1986.

<sup>98</sup> Tchouang-Tseu : *L'œuvre complète*. In "Philosophes taoïstes". Gallimard, La Pléiade, 1967 etc.

- <sup>99</sup> Tchouang-Tseu (réf. plus haut), chap. II. Dans le chapitre VI, c'est un oiseau ou un poisson.
- <sup>100</sup> Sournia, A. *L'un ou l'autre. Méfaits de la pensée binaire*. Inédit.
- <sup>101</sup> Tchouang-Tseu (réf. plus haut) : II (33).
- <sup>102</sup> Article Chine (B) par Cl. Grégory. Encyclop. universalis (5), 2002.
- <sup>103</sup> Souen-tseu = Sunzi = Sun Tseu . *L'art de la guerre*. Mille et une nuits, 1996. Citation : chap. III (fin) et IV (fin).
- <sup>104</sup> Sournia, A. *Voyage en pays présocratique*. (Réf. plus haut).
- <sup>105</sup> Tchouang Tseu : cité plus haut. Lie Tseu : tout aussi indispensable, même si désigné par A. Cheng comme "un faux des III et IV<sup>e</sup> siècles de notre ère". Peu importe, en l'occurrence, la date de rédaction ! Voici donc cet ouvrage : Lie Tseu : *Traité du vide parfait*. Editions Albin Michel, 1997
- <sup>106</sup> Fong Yeou-lan : *Précis d'histoire de la philosophie chinoise*. Payot, 1952.
- <sup>107</sup> Idem.
- <sup>108</sup> Le *Xun Zi* dans l'édition suivante : Xun Zi (Siun Tseu). Introd. et trad. I.P. Kamenarović. Les Editions du Cerf, 1987.
- <sup>109</sup> Idem (V).
- <sup>110</sup> Idem (XVII).
- <sup>111</sup> Confucius n'est pas rendre avec les sujets trop bornés. Irrécupérables, dit-il en quelque sorte, laissons tomber ! Xun Zi lui-même dit aussi : "Il convient que ce qui est grand échoie aux grands et que ce qui est petit échoie aux petites gens (XXIII).
- <sup>112</sup> Le *Hanfei*, XVII (41) dans l'édition suivante : *Han-Fei-tse ou le Tao du prince*, présent. et trad. J. Levi. Editions du Seuil, 1999.
- <sup>113</sup> Même source, XIX (49).
- <sup>114</sup> *Cheu king* [comme titre et comme auteur ?] *Texte chinois avec une double traduction en français et en latin [...]* par S. Couvreur S.J. Quatrième édition. Kuangchi Press [1992]. Sans date sur l'exemplaire consulté mais la Bibliothèque Nationale donne 1992. La citation que j'en fais ici provient de l'introduction, "Notions tirées du *Cheu King*".
- <sup>115</sup> Article "Chine" par plusieurs auteurs. Encyclop. universalis (5), 2002.
- <sup>116</sup> Sournia, A. *Voyage...* (réf. plus haut).
- <sup>117</sup> Fong Yeou-lan cité par I.P. Kamenarović dans l'introduction de son édition du *Xunzi* (référence plus haut).
- <sup>118</sup> Considérons le cas de l'hindouisme qui, très remarquablement, a choisi de pratiquer la quête de la vérité selon plusieurs "points de vue" ou *darshana*. Ils sont au nombre de six, comme on sait, il n'y en a pas un septième qui s'appellerait, imaginons-le, "Etude du monde par l'observation, l'expérience et l'analyse". Des auteurs assurent que cette omission est délibérée et typiquement hindouiste. Cependant, on rencontre le dédain de ce qui s'appelle aujourd'hui SVT, physique et chimie chez les Présocratiques jusqu'à Platon inclus (mais pas Aristote) ; même la première vague présocratique, celle qui produisait des "Traité de la nature" à tour de bras, ne travaillait que par représentations mentales. En Chine, idem.
- <sup>119</sup> "Préscientifique", plus qu'ambigu, est franchement hypocrite : "avant" la science et pour la préparer ou bien "avant" que la science ne vienne tout changer ? J'ai moi-même sous-titré mon *Héraclite* : "L'intuition de la science" en toute hypocrisie (1982) mais pris position dans le *Voyage* (2007). Amusons-nous : il existerait aussi une "préphilosophie" (G. Deleuze) : chez des peuples de bonne volonté, comme les Chinois, qui n'ont pas pu atteindre le degré de conceptualisation de la vraie philosophie (grecque).
- <sup>120</sup> Jullien, F. "La Grèce et la Chine : comparer, dé-comparer" in Lacrosse, J. (coord.) : *Philosophie comparée. Grèce, Inde, Chine*. Vrin, 2005.
- <sup>121</sup> Popper, K. *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*. Payot, 1979.